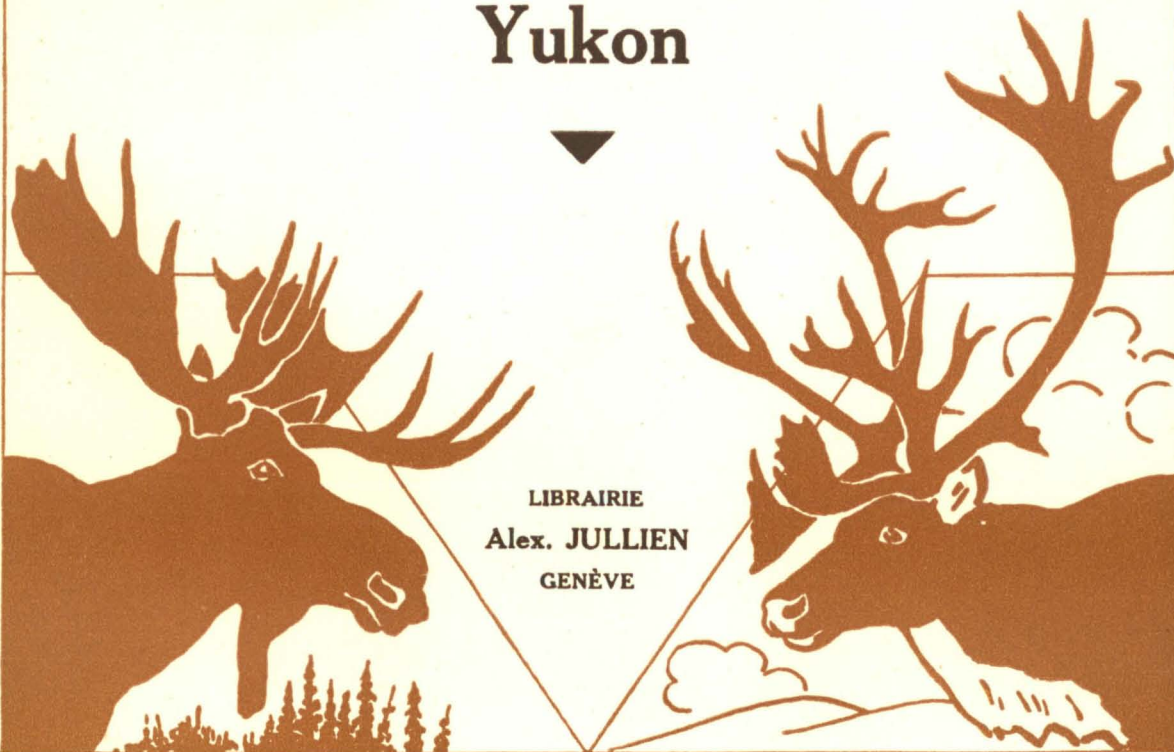


Louis-A. Bovet

EN CHASSE

Randonnées dans
le territoire du
Yukon



LIBRAIRIE
Alex. JULLIEN
GENÈVE

COLLECTION : GRANDS VOYAGES, BEAUX PAYS

Mittelholzer - Gouzy - Heim

LE RAID AÉRIEN SUISSE TRANSAFRICAIN

de Zurich au Cap de Bonne-Espérance est conté avec verve, humour et science dans le superbe ouvrage édité à son sujet.

R. A. S. T.

1 volume in-octavo, 190 pages de texte, 64 d'illustrations hors-texte, 1 plan, 5 cartes dont une d'ensemble en couleurs.

Broché, couvert. illustrée Fr. 14.-. Relié, demi basane, rouge ou vert Fr.20.-

W. MITTELHOLZER

Les Ailes et les Alpes

Avec la collaboration de
H. KEMPF, Vétéran C. A. S.
Adaptation du texte allemand
par **RENÉ GOUZY**

Un superbe volume in-octavo
(16×23) contenant : 112 pages
de texte, 191 illustrations hors
texte, tirées en héliogravure sur
papier de luxe et un hors texte
en couleurs, reproduit d'après
F. Hass, jun.

Broché, couv. illustrée Fr. 14.—
Relié toile Fr. 16.50



LES GRISONS

Texte original de **HERMANN HILTBRUNNER**
adapté de l'allemand par **J. VOLMAR**.

Illustrations de **CHRISTIAN** et **JEAN MEISSER**.

Préface de **FÉLIX CALONDER**, ancien Conseiller Fédéral.

Ouvrage publié en trois volumes, 18×24 formant chacun un tout séparé
comprenant 230 pages de texte avec 350 illustrations tirées en héliogravure.

Titres des volumes :

LE RHIN, la contrée de sa naissance.

LES VALLÉES RHÉTIQUES.

L'ENGADINE.

EN SOUSCRIPTION, le volume relié Fr. 25.— ; la série Fr. 65.—

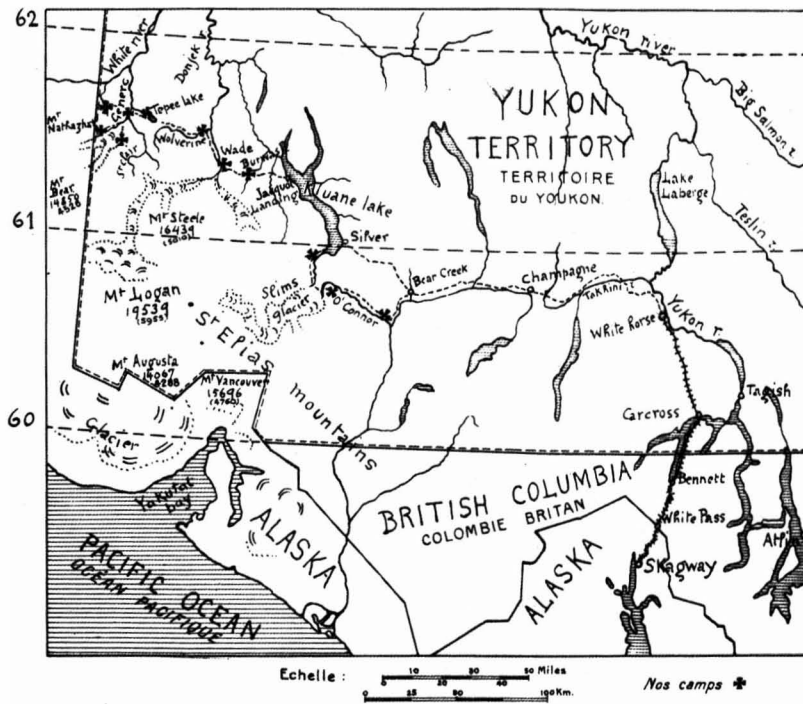


EN CHASSE

Souvenir affectueux à Roger

Tante Rose Hélène -

Noël 1959.



Partie Sud-ouest du Territoire du Yukon
 (Nos camps sont indiqués par des croix)

LOUIS-A. BOVET

EN CHASSE

RANDONNÉES DANS LE
TERRITOIRE DU YUKON
AU CANADA

OUVRAGE ORNÉ DE 24 PLANCHES HORS-TEXTE EN
HÉLIOGRAVURE ET DE 7 DESSINS DE L'AUTEUR
DANS LE TEXTE



LIBRAIRIE ALEX. JULLIEN
GENÈVE

TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS,
Y COMPRIS L'U. R. S. S.
COPYRIGHT 1929 BY LOUIS-A. BOVET, SAN MATEO

CHAPITRE I

NOTRE VOYAGE
JUSQU'AU LAC
KLUANE.



Tout vient à point à qui sait attendre ! Les mois d'août et septembre 1927 ont pu voir enfin se réaliser un de mes rêves favoris, celui de faire une partie de chasse au Canada en quête de gros gibier.

Partis le 1^{er} août de San Francisco en automobile avec mes trois fils aînés, nous arrivions à Vancouver (Colombie britannique) le 4 août dans l'après-midi, après un trajet de 1125 miles (environ 1800 kilomètres) sur d'excellentes routes cimentées où l'on peut faire du 50 km. à l'heure en moyenne.

Le 6 au soir, à bord du paquebot « Princesse Louise », nous prenions possession de nos deux cabines.

Première escale à Alert Bay le lendemain à 9 heures, et arrêt suffisant pour visiter aux abords de ce village, un cimetière indien fort curieux et très couleur locale. De bizarres monuments, très intéressants au point de vue artistique, dits Totem Poles, piliers de bois grossièrement sculptés de figures étranges et rehaussés de brillantes couleurs où dominant sur fond blanc le rouge vermillon et le vert. Ces figures sont l'emblème de la tribu du défunt et se divisent en deux grands groupes: l'aigle, l'emblème de l'homme, et le corbeau, celui de la femme. Les subdivisions de ces groupes sont pour l'aigle: l'ours, le loup, la baleine, etc., et pour le corbeau: le castor, la grenouille, le saumon, le phoque, etc. Ces colonnes, quelquefois hautes de dix mètres sont en quelque sorte l'arbre généalogique de la famille d'un Indien et sont plantées dans les cimetières ou plus souvent devant leurs maisons. Leurs emblèmes totémiques aussi bien que leurs légendes trahissent la croyance qu'ont ces natifs de descendre d'un animal.

De Vancouver à Scagway le paquebot longe des côtes très pittoresques entre des îles et le continent, et l'on a l'impression de passer d'un lac à un autre par des chenaux souvent fort étroits. Cette côte est extraordinairement découpée et il est remarquable qu'on puisse naviguer de nuit, et surtout par le brouillard, sur un parcours aussi accidenté et parsemé de centaines d'îles et d'îlots. Il paraît que lorsque les feux des nombreux



Au hameau du LANDING avant le départ

phares ou des bouées ne sont pas visibles, la résonance produite par le son strident de la sirène est d'un grand secours. Malgré tout, il arrive assez fréquemment des accidents de navigation.

Ces côtes sont couvertes de forêts, heureusement encore inexploitées et les sapins arrivent jusqu'à la mer. Certains passages rappellent le lac des Quatre Cantons dans la région de Brunnen, et le bateau doit parfois faire de brusques changements de direction.

L'après-midi du 7 août, en traversant une surface ouverte, près de l'océan, nous apercevons — par chance ! — quelques baleines. Une trombe d'eau annonce généralement leur présence, puis c'est un gros corps noir et reluisant qu'on voit émerger, et pour terminer l'apparition, une queue fourchue énorme projetée souvent haut dans l'air.

Le paquebot, très confortable, a toutes ses cabines occupées. C'est la grande saison du tourisme. Parmi les passagers, M. H. O. Harrison, de San Francisco fait pour la quatrième fois le voyage, bien plus pour piloter son guide de chasse, en Afrique, M. Ph. Percival, que pour augmenter encore sa superbe collection de trophées.

On peut visiter les villes de Prince Rupert, Ketchikan, et Juneau, prospères, grâce à certaines industries telles que les fabriques de conserves de poissons. Il est curieux d'assister au déchargement sur le quai, puis dans des hangars tout proches, à la manutention de ces gros saumons et flétans (halibut), et de visiter les caves immenses ou des milliers de sections de

poissons congelés, rigides comme des morceaux de bois, sont empilés sur des rayons.

Le petit musée de Juneau avec ses riches collections d'objets indiens vaut certes une visite, surtout quand on a l'occasion d'y être reçu par son conservateur, un vieux « clergyman », vrai savant, ayant vécu longtemps dans le pays, et de l'entendre expliquer l'histoire et la signification des figures étranges de l'emblème totémique.

Il me faut mentionner encore un détour que fait le paquebot pour voir la mer de glace de Taku qui, paraît-il, a plus de 100 kilomètres de long et aboutit à la mer. Pendant que le vapeur stoppe, de gros blocs de glace se détachent du glacier et forment des icebergs dans le chenal.

Le 10 août à 8 heures, nous sommes à Scagway, ville qui fut florissante lors de la ruée pour l'or du Klondike, il y a 25 ans, et qui maintenant est presque abandonnée.

Parmi nombre de maisons en bois, fermées et délabrées, on y trouve quelques magasins et bureaux; un peu à l'écart, un bon hôtel rustique, et, chose bizarre, quelques fleuristes aux jardins bien tenus. Des dahlias géants, les plus grands que j'ai vus, véritables boules de couleurs d'au moins 30 centimètres de diamètre égalaient de leurs tonalités brillantes le paysage très vert de ce fond de vallée spécialement humide.

Un chemin de fer nous mène de là à White Horse. Au sommet du col (White Pass), près de la minuscule station frontière flottent, côte à côte, les pavillons anglais

et américain. Un officier de la police montée canadienne, très élégant dans sa tunique rouge écarlate, culotte « Saumur » noire à larges bandes jaunes, coiffé d'un chapeau gris à bords plats, monte dans le train pour s'informer de la destination des voyageurs. A 17 heures, nous sommes à White Horse. Malgré l'heure tardive et grâce à l'extrême complaisance de chacun, nous pouvons encore prendre possession de nos permis de chasse et d'une licence spéciale pour le port d'armes à feu, nécessaire aux étrangers.

Après souper, nos deux malles sont déballées à l'hôtel et nos effets de rechange empilés dans les sacs.

Le 11 août, nous quittons la civilisation. Désormais plus de sifflets de chemin de fer ou de trompes d'automobiles. Nous montons dans une auto suivie d'un camion où sont entassés nos bagages. Voyage de 240 kilomètres sans rencontrer personne, sur une route cahoteuse où l'on ne peut faire plus de 16 kilomètres à l'heure. Chose regrettable, notre véhicule est en mauvais état et les pannes succèdent aux pannes. Notre chauffeur, jeune homme débrouillard et bon mécanicien, réussit cependant à faire rouler son antique engin. Le passage d'une grosse et profonde rivière à l'eau verdâtre, le Takhini, prend un certain temps. Heureusement le bac est de notre côté. Personne n'est là pour la manœuvre, mais nos chauffeurs la connaissent bien. Des essaims de moustiques voltigent autour de nous et sont de fâcheux augure pour notre expédition. Le paysage est pittoresque. La route serpente le long de larges vallées géné-

ralement boisées. Le « spruce » (sapin du Canada) conifère très répandu dans ce pays paraît bien malingre avec ses rameaux étroits pour peu qu'on le compare aux arbres des Etats-Unis et aux sapins d'Europe; il y a aussi par places des bouleaux, des aulnes et des trembles. Aucune habitation, mais bien deux ou trois camps d'Indiens avec quelques chevaux paissant dans la prairie.

A midi, nous stoppons près d'une jolie rivière pour casser une croûte, non loin d'un pont construit en troncs d'arbres.

Pour comble de malheur, le soir, à 8 kilomètres après Champagne, seul village qu'on rencontre au cours de cette longue étape, la gaine de la tige de transmission de notre camion se casse. Nous faisons un feu au bord de la route pendant que les deux chauffeurs retournent à Champagne réquisitionner la seule machine qui s'y trouve. A leur retour, au crépuscule, après le transfert des bagages et l'abandon du camion, nous pouvons continuer notre chemin. Au milieu de la nuit il faut traverser une zone de forêts en feu, et à un tournant, un tronc d'arbre tombé au travers de la route, risque de nous faire passer un mauvais quart d'heure.

Nous arrivons enfin, vers cinq heures, à « Bear Creek », chez un Canadien-Français du nom de Beauchamp, où nous devions passer la nuit si tout avait bien marché.

Après un repas chaud, nous nous reposons une couple d'heures sur des couchettes superposées dans une grande chambre juxta la cuisine.

Toutefois, à quelque chose malheur est bon ! Nous avons pu, grâce à cette course nocturne, nous rendre compte de la brièveté des nuits, le 10 août, par 61 degrés environ de latitude Nord, il ne fait sombre guère plus de quatre heures d'horloge, de 22 heures à 2 heures.

Repartis à 8 heures, nous sommes finalement à « Silver », petit village au sud du lac Kluane, à 14 heures, reçus par Eugène Jacquot, l'« outfitter » (organisateur d'expéditions de chasse), avec lequel nous sommes en correspondance depuis le printemps. Il est venu nous chercher avec son bateau moteur et nous transportons les bagages du camion dans son embarcation.

Les moments les plus dangereux de notre voyage furent certainement la traversée dans le sens de la longueur de ce lac, grand comme le Léman, avec un vent arrière violent. Tout aurait bien été si nous avions pu longer la rive gauche du lac, mais Jacquot s'était engagé à faire escale au fond d'une baie bien abritée sur la rive droite, pour approvisionner un éleveur de renards argentés.

Qu'un homme de 60 ans puisse vivre ainsi isolé, avec seulement la compagnie de cinq chiens énormes, à vingt kilomètres du petit village de Silver, et comme seul moyen de circulation, un bateau à rames pendant l'été, et un traîneau à chiens en hiver, est un problème que je n'essayerai pas de résoudre.

Les quelques masures de ce riverain solitaire sont construites en troncs d'arbres et d'une solidité à toute épreuve. La hutte; une longue cabane divisée en cellules

où sont attachés les chiens; et à quelque distance un autre long réduit percé de quelques petites ouvertures grillées où vivent les renards.

Je viens de parler de danger: en quittant cette baie, nous sommes obligés de gagner obliquement la rive opposée. Au lieu de se calmer, le vent a redoublé d'intensité. Il descend des hautes montagnes du fond de la vallée pour s'engouffrer dans le lac encaissé en soulevant des vagues relativement énormes pour une petite embarcation chargée. Jacquot confie le gouvernail à Antoine pour donner toute son attention au moteur, car une panne serait fatale. Nous sommes éclaboussés par l'embrun, mais n'embarquons pas. En cas de naufrage, il n'y aurait que peu de chance de pouvoir gagner terre, à la nage, et personne ne pourrait venir à notre secours avec une embarcation.

Après une demi-heure qui paraît longue, la rive gauche approche. Nous pouvons de nouveau naviguer vent arrière. Au coucher du soleil, le vent tombe et nous sommes de nuit au Landing, surpris de ne voir briller aucun feu sur les bords de cette large nappe d'eau. Très bas à l'horizon, une lune rousse décrit son cercle et il semble qu'elle redoute de trop quitter la ligne des montagnes pour s'aventurer dans le ciel.

CHAPITRE II.

UN HAMEAU RUSTIQUE ET SES HABITANTS.

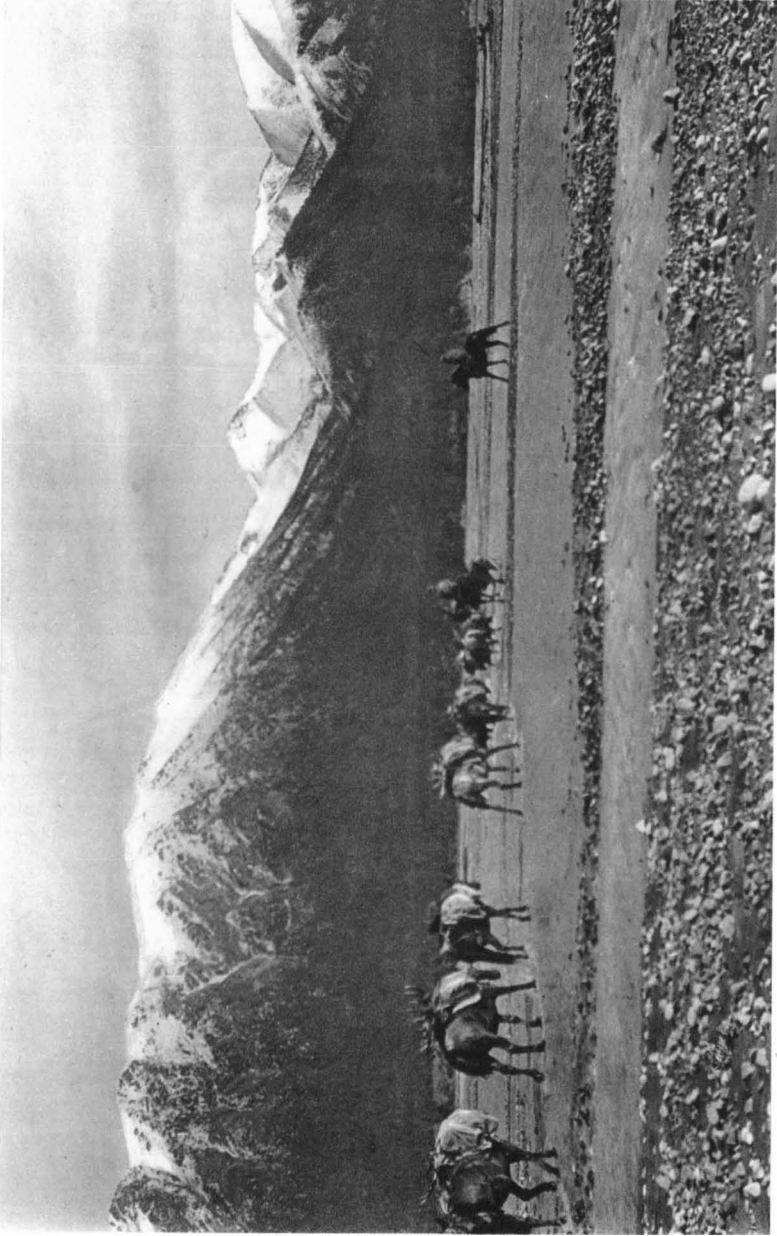
Le « Homestead » des Jacquot est établi au bord d'une large baie ouverte, et se compose d'une vingtaine de maisons rustiques bâties en troncs d'arbres superposés, comme on les rencontre dans l'Amérique du Nord, loin de la civilisation, là où il n'est pas possible de faire usage de planches sciées à la machine. Les toits, peu inclinés, sont recouverts de gravier et les interstices des parois sont remplis d'un mélange de terre glaise et de mousse.

L'histoire des deux frères Jacquot vaut d'être contée. Originaires d'Alsace, ils se sont expatriés pour n'avoir pas à servir dans l'armée allemande. Deux ans à Québec d'abord, mais l'attraction des mines d'or de l'Ouest les firent traverser le continent en 1904.

Au Yukon, comme tant d'autres, ils ne réussirent qu'à dépenser à peu près tout ce qu'ils avaient gagné en Amérique jusque là. Ce pays est très riche en minerais, mais les frais d'exploitation sont trop considérables et les moyens de transport trop coûteux; les filons très riches d'or, de cuivre et de charbon seront, d'après eux, certainement exploités un jour par des compagnies.

Laissant donc de côté leurs travaux de prospecteurs, ils se sont mis à faire le commerce des fourrures avec les Indiens, et l'élevage du cheval pour pouvoir organiser des expéditions de chasse. Ils obtinrent du Gouvernement canadien une concession d'environ 65 hectares, et bâtirent une, puis plusieurs maisonnettes. En réalité, ils occupent des centaines d'hectares et sont vraiment les rois de cette contrée à plus de 20 lieues à la ronde. Des Indiens vinrent se joindre à eux et toute la partie Nord du hameau est occupée par les Peaux-Rouges. Bâti parallèlement au rivage, le village s'étend en longueur et ne comprend qu'une seule rue, avec au centre, un magasin, une forge dont j'admire la provision de charbon qu'on trouve, sans débours, non loin de là, à fleur de roche, une remise pour harnais et véhicules, une écurie, et en retrait, un grand couvert en construction qui servira de grange; celle-ci a été jugée indispensable pour conserver du fourrage dans certains cas spéciaux.

Chose incroyable, dans un climat pareil, leurs 50 chevaux hivernent en plein air, et ne peuvent trouver leur pitance qu'en grattant la neige, comme le font les rennes. Malgré l'immense espace de pays qui leur est dévolu, ces chevaux souffrent parfois de la famine; tous les 7 à 10 ans, en effet, se produit une invasion de lièvres blancs (*lepus americanus*) qui non seulement rasant toute l'herbe du pays, mais s'attaquent parfois aux jeunes arbres. Après avoir ainsi pullulé, les lièvres meurent par milliers pour disparaître l'année suivante. Il en reste cependant assez pour propager



La caravane en marche

l'espèce, puisque ce cycle se renouvelle à intervalle régulier.

Lors d'une des dernières invasions, les Jacquot perdirent une bonne partie de leur troupeau, faute de fourrage de réserve.

Leurs chevaux sont un croisement de juments du pays (*cayuses*) avec un étalon percheron.

Les poulains de l'année hivernent aussi en plein air et sont protégés des attaques des loups par leurs mères et par d'autres chevaux qui se trouvent à proximité, errant par bande dans cette immense contrée. Rien de plus curieux que de voir comment ils forment un cercle avec les jeunes au centre, et la manière dont ils savent les défendre en ruant. Malgré tout, il peut arriver qu'un poulain soit victime de ces carnassiers.

L'ainé des Jacquot a épousé une Indienne, tandis que la femme d'Eugène est une métisse parlant bien l'anglais.

On devient forcément ingénieux quand on vit si loin de tout; il faut faire flèche de tous bois, surtout avec un climat pareil. L'été est souvent très chaud, mais l'hiver toujours très rigoureux; le lac Kluane est gelé de la fin de novembre au commencement de juin, avec une température qui descend parfois jusqu'à 55° centigrades sous zéro, froid sec que l'on supporte, disent-ils!!! De neige, rarement plus d'un mètre.

Il fait trop froid pour élever du bétail ou de la volaille. Les seuls animaux qu'on y voit sont donc des chevaux, quelques chats, et des chiens, de vrais molosses qu'on emploie pour circuler l'hiver en traîneau, et dont un

certain nombre ont pour ancêtre paternel un loup.

Terrain très fertile où la pomme de terre, le chou, le navet entre autres deviennent superbes, mais climat trop froid pour l'arbre fruitier ou pour le blé. On cultive du seigle qu'on fauche avant maturité, comme foin, pour les chevaux.

Le lac est très poissonneux et c'est avec du poisson desséché qu'on nourrit les chiens pendant l'hiver.

Le gros gibier fournit la viande de boucherie, mais toutes les denrées coloniales reviennent à un prix élevé.

Le matin du 13 août est consacré aux préparatifs de départ, ce qui n'est pas une petite affaire, il s'agit de transporter des provisions pour plusieurs semaines, et tout ce qu'il faut pour camper d'une manière confortable.

CHAPITRE III.

ÉTAPES DE LA CARAVANE JUSQU'ÀUX TERRITOIRES DE CHASSE.

A midi, tout est prêt. La caravane se compose du sous-signé et de ses trois fils, d'Eugène Jacquot, homme dans la force de l'âge, toujours de bonne humeur, actif et connaissant bien son métier, de deux guides indiens: Bobby Kane, petit et trapu, bon cavalier et marcheur excellent malgré son embonpoint, Jimmy Johnson, plus âgé et taciturne, parlant peu l'anglais et. paraît-il, le meilleur chasseur d'élan du pays; de deux jeunes gens (18 à 20 ans) qui s'occuperont des chevaux et des travaux du camp; de George Chambers qui nous a déjà voiturés en auto de White Horse au Lac Kluane, et de Buck Dixon, tous deux métis au teint pâle, ayant suivi les écoles publiques, intelligents et actifs.

Nous avons neuf chevaux de selle et quatorze chevaux de bât.

Le sentier traverse d'abord quelques champs cultivés puis s'engage dans des clairières entourées de forêts de sapin.

Au début d'une course pareille, les chevaux de bât donnent bien à faire. Il faut les rééduquer, d'un an à

l'autre, à marcher au pas, à la file indienne. On trouve chez eux, comme chez les gens, des sympathies et des antipathies: tel cheval ne voudra pas suivre tel autre, d'où nombre de ruades et de coups de dent. Certains d'entre eux tiennent à marcher en tête de la colonne derrière le guide indien, et si pour une raison ou l'autre ils sont en arrière, ce sera des bousculades sans fin jusqu'à ce qu'ils retrouvent leur place favorite. En outre, partout où il y a quelque chose à pâturer, herbe ou buisson, et c'est fort souvent le cas, il faut les empêcher de s'écarter du sentier ou de s'arrêter. C'est certainement une erreur de ne pas les museler: le temps qu'on emploierait, deux fois par jour à mettre et à enlever les muselières serait bien compensé par celui qu'on gagnerait pendant la marche. Il n'y aurait plus d'à-coups, et par suite très peu de blessures de selle ou autres.

Après quatre kilomètres sur le plat, on traverse à gué une rivière et la montée commence. La première étape n'est pas longue et le camp est établi près d'une hutte abandonnée au bord d'un torrent.

Nous couchons pour la première fois sous la tente. Nos couchettes consistent en matelas pneumatiques qu'on gonfle assez facilement et en sacs de couchage rembourrés d'édredon, avec en plus, de petits oreillers. Nos vêtements de rechange sont transportés dans des sacs de toile imperméable.

Le 14 août, la caravane remonte le Burwash, dans un « cañon » souvent très encaissé. On voit encore par endroits, les travaux des chercheurs d'or (1904)

avec des huttes et conduites d'eau détériorées; puis, après le passage d'une chaîne de montagnes, nous arrivons dans une large vallée, le Donjek. Journée chaude et fatigante pour des cavaliers manquant d'entraînement. Nos sorties à cheval, avant notre départ de San Mateo, n'ont pas l'air d'avoir servi à grand chose. C'est bien différent de chevaucher deux heures sur une cavale agréable, ou de le faire une journée entière, toujours au pas, sur un cheval de montagne avec selle mexicaine et paquetage complet. Il est toujours loisible de mettre pied à terre et de faire un kilomètre à pied, et c'est bien ce que nous faisons. On peut aussi se reposer quelques minutes aux arrêts nécessités par des chargements à resserrer. Mes fils sont enchantés de ces occasions de cueillir des myrtilles, car il y en a presque partout.

Les moustiques et de petites mouches noires sont assez désagréables, le soir, au camp de Wade Creek ou les Jacquot ont bâti deux huttes pour garder des provisions. Nos chevaux, lâchés la nuit dans la prairie, ont repris tout en broutant le chemin du Homestead, et le 15 août, le départ est très retardé. Buck et George ont à faire dès l'aurore une longue course à pied pour les rejoindre. C'est un surcroît de travail dont ils se passeraient volontiers: il n'est pas facile de suivre la piste de quadrupèdes vagabonds et malgré la sonnette attachée au cou de certains d'entre eux, d'arriver à les découvrir pour les ramener au camp. Ce retard est malheureux, car il faut passer à gué la rivière du Donjek, et comme tous les cours d'eau augmentent de volume à partir

de 7 heures, dès que le soleil active la fonte de la neige sur les glaciers, cela ne promet rien de bon. Jacquot ne tient pas toutefois à perdre un jour ici et le départ a lieu vers 14 heures.

La caravane sort bientôt de la forêt pour arriver sur le lit de la rivière « Bar » comme on l'appelle au Canada, terrain d'alluvions de trois kilomètres de large en cet endroit, sillonné d'un grand nombre de bras de rivière, ou plutôt de torrents car le courant est rapide et l'eau boueuse. Un des guides indiens part en avant pour trouver un endroit guéable¹. Qu'il réussisse à passer et toute la colonne le suit. L'on avance par bonds et cette manœuvre prend du temps, car on fait ainsi de nombreux zig-zags et beaucoup d'arrêts.

Un de ces torrents est particulièrement large et profond et l'eau arrive jusqu'à nos genoux. Quand les chevaux de bât veulent bien suivre à la file indienne, tout va bien, mais ce n'est que rarement le cas; cette fois-ci ne fait pas exception à la règle, trois d'entre eux s'écartent de la ligne et sont entraînés par le courant; heureusement ils peuvent gagner à la nage la rive opposée à quelque 50 mètres en aval, à la grande satisfaction de Jacquot qui sait bien que parfois des chevaux ont été noyés de cette façon.

En traversant les cours d'eau rapides, nous étions avertis qu'il était préférable de se pencher toujours sur

¹ C'est merveilleux de voir comment son intelligente monture avance avec précaution et la façon dont elle tâte avec ses pieds de devant le lit invisible du cours d'eau.

la selle du côté vers lequel descend la rivière, pour que le cheval, incliné lui-même contre le courant, puisse plus facilement s'arc-bouter au fond de la rivière. Si l'on veut éviter d'être étourdi, il faut fixer ses regards sur la rive d'en face et ne jamais regarder l'eau qui court. Il paraît aussi que dans certains cas, très rares heureusement, où votre monture roulée par les flots perdrait pied, il serait bien préférable de se lancer en aval hors de la selle, car en sautant contre le courant on risquerait d'être aspiré sous le cheval et piétiné par lui.

A 16 heures, nous sommes tous sains et saufs de l'autre côté de cette plaine rocailleuse et descendons la vallée sur la rive gauche du Donjek jusqu'à un de ses affluents, la rivière Wolverine où nous établissons notre camp.

Le 16 août, les chevaux, dont quelques-uns sont entravés, ont été surveillés pendant la nuit et le départ peut s'effectuer relativement de bonne heure.

Ces quadrupèdes ont un sens incroyable de l'orientation. Jamais ils ne s'égarent et à une centaine de kilomètres du hameau des Jacquot, dans un pays sans route, ils sauraient retrouver leur chemin.

Avec un des Indiens nous partons une demi-heure avant le « pack train », car nous arrivons maintenant sur les territoires de chasse. Le seul gibier rencontré est une compagnie de perdrix blanches (ptarmigan) dont nous abattons 4 pièces. Nous sommes surpris de n'avoir encore aperçu depuis White Horse, soit depuis 5 jours que nous voyageons dans un pays inhabité,

aucun animal sauvage. Le terrain de la vallée est spongieux et bosselé, beaucoup d'étangs dans les bas-fonds de la prairie clairsemée de sapins.

Des deux côtés, des chaînes de montagnes aux sommets rocheux. Trois kilomètres après le petit lac Tepee dont les eaux calmes reflètent admirablement le paysage, nous arrivons aux bords du ruisseau Harris où les tentes sont dressées.

Ce sera notre premier camp semi-permanent.



Un des nombreux passages à gué d'un bras de rivière



CHAPITRE IV.

PREMIER JOUR DE CHASSE AU MOUFLON

(*Ovis Dalli*)

Partis ensemble, nous nous séparons à 6 kilomètres du camp : deux d'entre nous avec un des guides remontent un des vallons qui aboutissent à la vallée, tandis que les deux autres avec le deuxième Indien remontent, plus au sud, un vallon latéral. On chevauche aussi haut que le permet l'état du terrain sur une côte parfois très escarpée; près de la limite de la forêt, le sol moussu est très tendre et les chevaux enfoncent souvent jusqu'aux genoux, puis ce seront des endroits rocailleux à traverser. Bref, une ascension qu'on ne pourrait songer

à faire avec des montures inexpérimentées. Finalement celles-ci sont abandonnées, et l'escalade continue à pied.

Au premier endroit favorable, arrêt pour inspecter de ses jumelles la contrée, vaste amphithéâtre de montagnes qui nous dominent de trois côtés. Un troupeau de mouflons est en train de brouter au-dessus de nous, sur notre droite, tandis qu'au fond, une troupe plus nombreuse est au repos à mi-côte au dessous d'une paroi de rochers.

Après conciliabules nous décidons, bien qu'il ne paraisse pas y avoir de gros béliers, de tenter de surprendre le premier groupe en montant directement vers eux, car il nous faut de la viande pour la cuisine du camp.

L'approche pour chaque espèce de gibier présente des caractères bien déterminés. Le mouflon se trouve presque toujours sur les flancs de montagnes rocheuses escarpées, et comme il a une tendance marquée à surveiller l'espace de terrain qui se trouve au-dessous de lui plutôt que celui qui est au dessus, on tâche toujours de l'approcher par les sommets. Cela demande un mouvement tournant toujours long et souvent très pénible. La configuration du pays et la direction du vent doivent cependant décider en dernier ressort du meilleur parti à prendre.

En une heure nous faisons l'ascension de l'arête, évitant d'être vus par les mouflons, avec de nombreux arrêts pour reprendre haleine. Pour s'assurer de la direction du vent notre guide a soin, de temps à autre,

de jeter en l'air une poignée de brindilles d'herbe; l'essentiel est qu'en retombant elles ne prennent pas la direction du gibier; nous espérons aussi que les sifflements des marmottes ne vont pas dénoncer notre présence.

Enfin, nous sommes à portée de carabine ¹ et tirons... un bélier tombe et les autres disparaissent du côté du troupeau au fond du vallon, alerté lui-même par la résonance et l'écho des détonations.

Quelques minutes se passent et nous entendons la fusillade de nos compagnons au loin sur notre gauche. Les mouflons disséminés dans l'amphithéâtre paraissent être pris entre deux feux et ne savent trop que faire. Des parois à pic semblent les empêcher de passer les sommets, ce que voyant, notre guide décide mon fils Raymond à continuer l'ascension, qui devient assez périlleuse, de l'arête où nous sommes, pour couper la retraite aux mouflons qui reviendront dans notre direction. Je m'assieds moi-même et surveille la contrée. Une masse blanche roulant dans un couloir sur un éboulis de pierres m'annonce que mes deux autres fils ont aussi réussi à abattre leur gibier. On peut se rendre compte de la rapidité de la côte en voyant jusqu'où ce corps inanimé descend.

Trois coups de carabine encore du côté où Raymond a disparu et je vois défilier au-dessus de moi par le travers,

¹ Le terme de carabine signifie fusil à balle par opposition au fusil de chasse à grenaille, les fusils que nous avons n'ayant aucun rapport avec la carabine des matches de tir.

à 150 mètres, une bande de cinq béliers que je me contente d'observer avec mes jumelles, car le plus gros, celui de tête, a de belles cornes mais avec les extrémités cassées. Ce sont de superbes animaux aux formes arrondies, qui bien que sautant avec aisance d'un rocher à un autre, sont loin d'avoir l'agilité du chamois.

Un peu plus tard, Raymond me rejoint et m'annonce avec fierté qu'il a tué un vieux bélier avec une tête superbe et que notre guide est en train de le faire dévaler la montagne. Nous descendons aussi notre première victime, jeune animal qui sera certainement bon à manger, mais qui ne vaut rien comme trophée. Dans la prairie, nous allons rechercher les chevaux; un des béliers est hissé et ligoté sur une de nos montures, tandis que nous ne ramenons que la tête du second.

Pour la descente rapide, nous conduisons nos chevaux par la bride jusque dans la vallée. Nos compagnons sont là où nous les avons quittés le matin, et à 21 heures, à la nuit tombante, nous sommes de retour au camp, très satisfaits du succès de cette première journée de chasse.

Le sourire épanoui d'Eugène Jacquot, sorti de sa tente à notre rencontre, nous prouve sa double satisfaction: *primo* les chasseurs qu'il pilote paraissent expérimentés, et *secundo* sa table, selon toute probabilité, sera toujours fournie d'excellents rôtis.

CHAPITRE V.

VIE AU CAMP ET RANDONNÉES DE CHASSE.

Je ne compte pas décrire en détail toutes nos journées, mais donnerai un relevé des notes de mon agenda, m'excusant à l'avance des nombreuses répétitions qui vont suivre, car les péripéties de chasse se ressemblent d'un jour à l'autre. J'indiquerai nos faits et gestes quotidiens, pour que le lecteur puisse se faire une idée de la conduite d'une pareille expédition, de la durée de nos stages dans les différents campements, des dates où telle pièce de gibier a été vue ou abattue, et de l'état de la température.

18 Août.

Les guides ayant à écorcher les deux têtes de mouflon et à curer leur crâne, nous nous contentons de rester près du camp.

Par un temps admirable je vais moi-même pêcher dans Harris Creek, jolie petite rivière à l'eau limpide qui décrit des méandres dans la prairie avoisinante, et prends une quinzaine de grayling (*Thymallus signifer*). Faute de grives on mange des merles, et comme la truite de rivière n'existe pas dans cette région, on

est heureux de rencontrer le grayling, poisson méfiant et assez dégourdi qui procurera d'agréables émotions au pêcheur à la ligne.

Buck, qui m'accompagne, prend une dizaine de poissons blancs (*coregonus nelsoni*) dans un endroit profond de la rivière et cela avec une longue perche au bout de laquelle il a fixé un hameçon primitif, soit un morceau de gros fil de fer recourbé et appointi à la lime. Ces poissons d'une livre environ, se tiennent immobiles, par banc, près du fond, et en retirant d'un coup sec sa perche, il réussit à les prendre ainsi par le milieu du corps.

Cet après-midi là, deux de mes fils ont fait avec Gène (abréviation d'Eugène), une cueillette de myrtilles qu'on trouve à profusion presque partout.

Le soir au camp, Bobby découvre avec nos jumelles, un petit point noir, en face de nous, sur le revers du plateau: c'est un caribou qui dessine son profil sur le ciel rougeâtre du couchant. Dommage seulement qu'il soit si loin, mais on nous assure que nous en verrons bientôt d'autres.

19 Août.

Départ à cheval, les quatre, à 8 heures, avec Bobby et Jimmy, nos deux guides indiens, dans une direction opposée à celle du 17 août. Un sentier ombragé et assez rapide le long d'un torrent, dans un vallon, nous conduit du fond de la vallée sur les hauteurs que nous longeons

du côté de l'est. Belle vue sur la contrée. Apercevons deux brebis, puis, plus loin, cinq mouflons dont un gros bélier. Après un détour, nos jumelles nous font découvrir qu'une de ses cornes est écourtée et nous renonçons à tirer. Louis tâche, en rampant, de s'en approcher le plus possible, avec son Ciné-Kodak, et déclanche son appareil quand le groupe, alerté, s'enfuit dans les rochers. Nous photographions aussi quelques « ptarmigan » sur les hauteurs. Ces perdrix de montagne, tout à fait blanches en hiver, sont brunes sur le dos à cette saison, et comme personne ne les moleste, on peut s'en approcher facilement.

Nous chevauchons sur un haut plateau ondulé — « barren land » — sans arbre aucun et presque sans buissons. L'herbe rase, n'est parsemée que de rares fleurs, mais en juin, il doit y avoir une splendide floraison, à voir les nombreuses tiges poilues et desséchées qui subsistent un peu, partout. Quelques papillons semblables à ceux d'Europe, entre autres la petite tortue et le morio, voltigent dans la prairie. Long trajet avant de trouver de l'eau pour notre pique-nique. En rentrant, nous faisons lever deux caribous. Retour à 19 heures. Journée chaude, aussi une ablution dans le tub caoutchouté est-elle la bienvenue.

20 Août.

Antoine et moi quittons le camp de Harris Creek pour 3 jours avec Bobby et George, et 2 chevaux de bât, pour chasser le mouflon.

Nous traversons la large vallée du Sinclair où nous faisons meilleure connaissance avec un terrain qui rappelle un peu les taupinières des pâturages du Haut Jura, mais avec des bosses encore plus prononcées et régulières, et comme il est spongieux, les chevaux ne peuvent marcher que lentement; dans les bas fonds, ils enfoncent même jusqu'aux genoux. Un caribou se défile dans la forêt de sapins très clairsemés. De nombreuses traces de loup sont bien visibles sur le sable des abords de la rivière Sinclair.

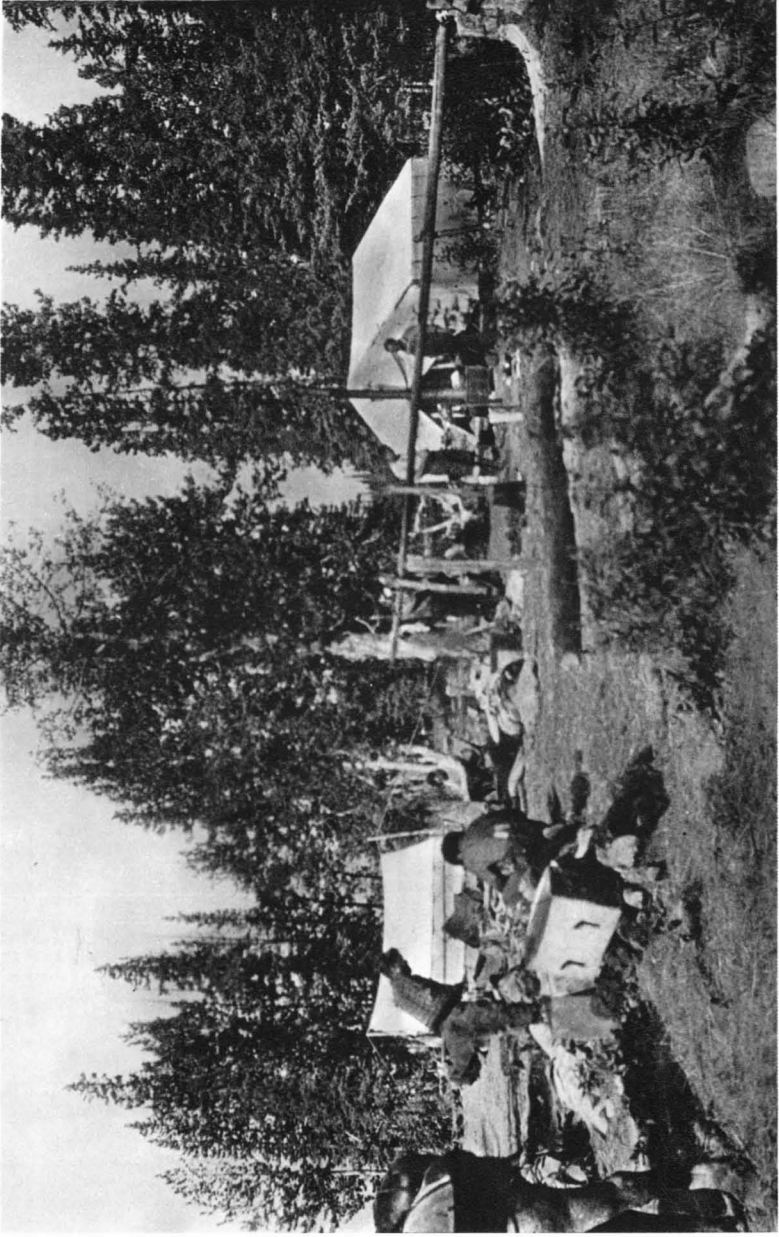
A 17 heures, nous sommes enfin près de la mer de glace du Generc, d'un blanc immaculé, large de deux kilomètres environ, qui se déverse en courbe imposante d'un énorme massif de cimes neigeuses (Saint Elias Range). Le point culminant de ce massif, le Mont Logan a 6.500 mètres d'altitude.

A un tournant abrupte de la colline, nous surprenons un élan mâle qui remonte à grandes enjambées la pente. Coup d'œil impressionnant même si sa tête ne vaut pas un coup de feu, car c'est le premier orignal aperçu dans son milieu.

Le camp est établi à l'endroit même, dans un des plus pittoresques vallons qu'on puisse imaginer.

Quelques sapins y croissent jusqu'à mi-côte, plus bas un étang ovale entouré de verdure fait contraste avec les roches grisâtres de la moraine.

De petits vols de canards sauvages passent, le soir, non loin de là.



Camp de WADE CREEK

Bien que nous soyons à moins d'un kilomètre de la mer de glace et que nous la dominions, il ne fait pas froid du tout.

21 août.

Nous remontons la vallée ayant à notre droite la mer de glace, et à gauche, des montagnes rocheuses dénudées, aux pentes plus ou moins abruptes. Parce que trop haut perchés, nous laissons sans les inquiéter quelques rares mouflons.

Lieu de rendez-vous des élans au moment où ils perdent leurs bois en décembre; bon nombre de ramures blanchies par l'âge jonchent le sol, ici et là dans la prairie.

Mais il ne paraît pas y avoir de gibier et après une heure de marche, nous revenons sur nos pas. Sur le terrain d'alluvions d'un torrent, Antoine en se retournant aperçoit soudain un ours marchant, tête basse, à la recherche de quelque pitance. Pied à terre immédiat. Nous suivons Bobby très excité — les Indiens sont toujours très excités à la vue d'un plantigrade — et tentons l'approche en pleine vue, sur le plat. Malheureusement, à quelque 350 mètres, un souffle d'air avertit maître grizzly de notre présence, il se dresse soudain sur ses pattes postérieures, la tête haute, part au galop dans la direction de la montagne et disparaît derrière un renflement de terrain.

Un pas de course pour traverser le vallon nous permet de le voir encore sur la pente, mais à plus de 400 mètres et à genoux, nous ouvrons le feu.... Hors d'haleine, et à cette distance, atteindre pareil animal eût été miraculeux.

C'est certainement une grande déception !

Il aurait mieux valu, une fois éventés, le mettre tout de suite en joue.

L'après-midi, nous parcourons les hauteurs sans succès. Un détail à noter encore. Assis, silencieux au sommet d'un col, pendant que notre guide nous a quittés momentanément pour longer un crête, une femelle caribou et son rejeton arrivent à 15 pas de notre position et s'arrêtent plus d'une minute à nous dévisager. Quel beau sujet de photographie ! Si seulement nos kodaks n'étaient pas restés dans les sacoches de nos selles. Après avoir essayé de contourner la côte très escarpée de la montagne, dame caribou quoique hésitante et maugréant sans doute contre les intrus que nous sommes, se décide enfin à passer, suivie de son petit, à huit mètres de distance.

22 Août.

Départ à 7 heures pour explorer une vallée latérale. A 11 heures, nous nous séparons. Après une escalade avec George, je surprends et abats un béliet du sommet d'une montagne — position surplombante — animal arrêté à 70 mètres, de profil, et tournant la tête à droite

et en haut dans ma direction. La balle casse malheureusement le bout d'une corne avant de traverser l'épaule et le cœur.

Mon fils Antoine et Bobby ont tâché de s'approcher d'une troupe de mouflons, mais sans succès.

23 Août.

Retour au camp de Harris Creek vers 15 heures.

Le temps, beau jusqu'ici, a changé et il pleut fort après-midi. Mes deux autres fils qui ont été chacun de leur côté, piloté l'un par Buck et l'autre par Jimmy rentrent tard et complètement trempés, Raymond avec un mouflon et Louis avec une femelle grizzly et un ourson tués près de la carcasse d'un des béliers abandonnés le 17 août.

24 août.

Je vais essayer de pêcher dans le lac Tepee où il y a paraît-il du brochet, mais je m'aperçois que sans embarcation il n'y a rien à faire: les bords sont peu profonds et je n'arrive pas à lancer ma cuiller assez loin.

Le soir, en arrivant avec ma ligne au bord de la rivière Harris, un couple de sarcelles s'envole gracieusement presque à mes pieds. Une demi douzaine de graylings garnissent bientôt mon panier. Bien que leur chair soit moins délicate que celle de la truite, ces poissons sont bons à manger et font une agréable diversion aux rôtis de gros gibier.

25 août.

Nuit froide, fort gel. Pluie après notre déjeuner. Un seul de mes fils part en guerre avec Bobby. Détail intéressant, ils ont l'occasion d'observer de très loin avec leurs jumelles, une troupe de cinq loups à la poursuite d'un caribou.

Pour les autres, journée de repos, et lectures sous la tente, près du fourneau.

CHAPITRE VI.

DIGRESSION SUR LES INDIENS « STICK ».

Nous parlons d'Indiens avec Gène. Il déplore leur saleté et leur manque d'hygiène et trouve que les missionnaires devraient les leur inculquer avant de leur parler de religion.

Les Peaux-Rouges du Yukon diffèrent de ceux des prairies du Canada et des Etats-Unis. Quoique leur origine soit inconnue, on pense qu'ils ont dû venir de Sibérie et du Japon, car nombre d'entre eux ressemblent aux Japonais. Il existe 3 principaux dialectes et les Indiens du Nord sont incapables de converser avec ceux du Sud. Avant l'arrivée de l'homme blanc, ils savaient bien trouver tout ce qui leur était nécessaire pour vivre et ils utilisaient les peaux de caribous et d'élan pour leurs vêtements et pour leurs tentes.

Chaque tribu a encore aujourd'hui un médecin souvent plus riche que le chef, et dont l'influence tient du hasard plus que de sa science. Que ses prédictions se réalisent trois fois sur cinq et il sera très estimé de ses semblables jusqu'à ce qu'il soit remplacé par un individu plus malin. En somme, il fait autant de mal que de bien. A un malade il ordonnera, par exemple,

de s'étendre au froid sur une peau de caribou (quand sa condition demanderait une couche chaude dans une hutte) et chantera en invoquant les esprits; puis il lui annoncera que sa mort est proche. Résultat: aggravation du mal et si le malade meurt une preuve de plus de la sagesse du médecin.

Un Peau-Rouge ne jure jamais, il n'existe pas de jurons dans son dialecte. S'il a des qualités de race, ses défauts sont apparents.

Peu économe, il n'a pas l'idée d'amasser une petite fortune. Après l'hiver, comme trappeur, il gagnera souvent, en vendant ses fourrures, un millier de dollars. Rien ne sera alors assez beau et coûteux pour ses besoins: des châles en soie pour sa femme et d'autres objets de luxe; pour lui, de la munition qu'il s'amusera à tirer en l'air simplement pour faire du bruit, ou sur une surface liquide, lac ou rivière, pour voir où retombent les balles.

Un blanc soigne ses outils; une bonne hache lui durera longtemps; l'Indien s'en servira quelques mois et s'en rachètera une nouvelle chaque année.

La passion du jeu est forte chez lui, après avoir perdu son argent, il lui arrivera de parier sur les objets de son ménage et de se trouver sans rien.

Il s'enivrera, s'il en a l'occasion, mais comme le gouvernement canadien interdit de vendre des boissons alcooliques aux Indiens, cela n'arrive pas souvent.

Dans la tribu, on n'a pas d'égards pour les vieux et les malades qui sont parfois même maltraités, mais

sitôt morts on les enterre avec les plus grands honneurs. Homme et femme appartenant à un clan différent, ce n'est pas la famille qui se charge des funérailles, mais bien les membres du clan auquel appartient le défunt. Une semaine durant ont lieu cérémonies et repas en commun pendant qu'on élève, avec lenteur, une minuscule maison sur la tombe. Les cimetières de cette région du Yukon sont très nus: pas de « Totem Poles », mais bien une série de maisonnettes hautes d'un mètre et demi avec une ouverture qui laisse apercevoir quelques attributs.

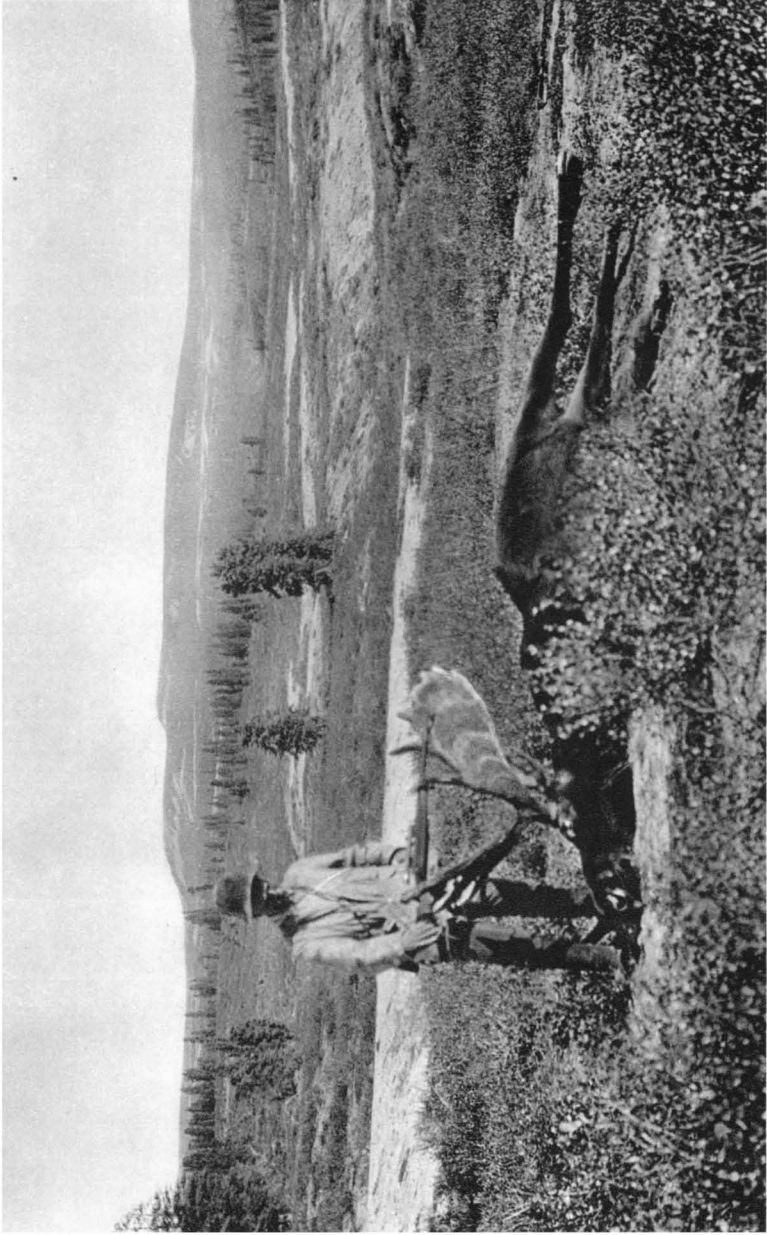
Le costume actuel des Peaux-Rouges n'a rien de pittoresque et ne diffère guère de celui d'un ouvrier de campagne que par la chaussure: le mocassin en peau d'élan qui parfois est brodé d'arabesques colorées chez la femme.

Tous les Indiens sont habiles pêcheurs et chasseurs; ils suivent un animal à la piste et se rapprochent du gibier en rampant comme un chat, et traversent une forêt sans faire le moindre bruit, par contre ils sont inférieurs au blanc avec la carabine.

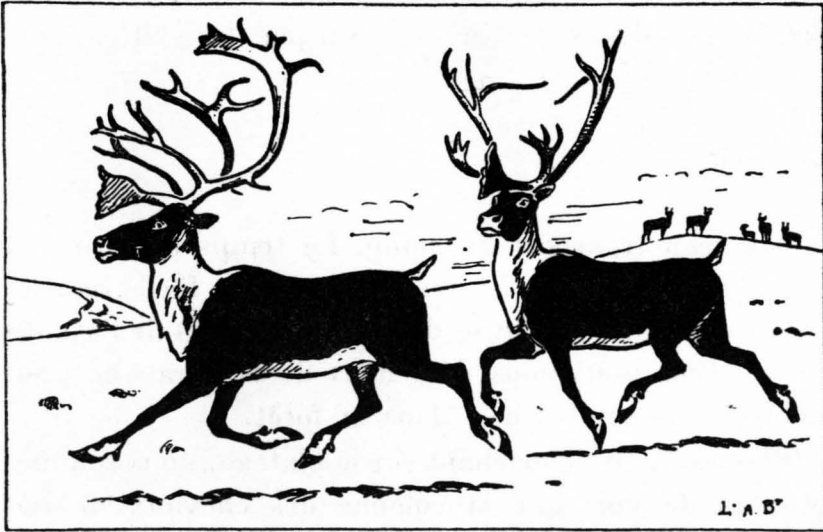
Comme guides, il est préférable de les suivre sans trop les questionner: ils sont fiers du gibier que réussit à tuer un sportsman et s'efforcent de lui faire abattre des trophées de valeur. Il y a aussi rivalité entre eux et ils seront moroses si leurs camarades réussissent mieux qu'eux dans leurs sorties; leur amour propre en sera blessé et ils savent bien qu'en cas d'insuccès répétés, leur patron risque de ne pas les réengager à l'avenir.

Chaque Indien a bien soin de repérer les carcasses abandonnées qui ne manqueront pas d'attirer les rôdeurs l'hiver suivant et il ira tendre ses pièges dans le voisinage.

Janvier les verra parcourir le même territoire par un froid de loup, munis de leurs raquettes et d'un traîneau à chiens. Leur endurance est tout à fait remarquable, et il est incompréhensible qu'ils puissent coucher dehors sans être gelés.



L'auteur et son élan



CHAPITRE VII.

ELANS ET CARIBOUS.

26 Août.

Après une nuit pluvieuse, le ciel se découvre vers 7 heures. Aussi nous plions bagages pour transporter notre camp. A midi, départ des 4 avec Bobby pour parcourir les hauts plateaux de l'ouest, recouverts de neige. Un de mes fils s'amuse à tirer de loin sur un renard... qui court encore, et nous observons une bande de caribous avec nos jumelles, sans rien tenter. A 19 heures, nous

rejoignons notre nouveau camp du Generc. Le « pack train » est descendu directement par la vallée.

27 Août.

Nouveau transport du camp. Le temps est beau. A midi, la traversée de la rivière Generc est facile, car les eaux sont basses à cause du refroidissement de l'atmosphère. Puis nous nous détachons de la caravane pour manger nos sandwiches, dans la forêt.

Plus tard, en débouchant sur le plateau, nous sommes étonnés de voir que la colonne des chevaux de bât s'est arrêtée derrière un repli de terrain. Bobby vient à notre rencontre, nous annonçant qu'il a découvert un élan de belle taille de l'autre côté d'un large ravin. Mes fils tirent au sort pour savoir lequel m'accompagnera pour l'approche, et nous partons à pied. Après 20 minutes de marche, comme le pays est relativement plat et ouvert, nous sommes obligés de nous arrêter. Un jeune mâle est couché dans un bas fond et près de lui, derrière un mamelon, les cornes d'un grand élan se font voir, puis l'animal qui broute, apparait en entier et profile son impressionnante silhouette dans la prairie.

La distance me parait grande et je demande à voix basse à notre guide s'il ne croit pas possible de s'approcher davantage. Sur son signe négatif, nous ouvrons le feu, position à genoux. J'ai fixé sur ma carabine une lunette de visée. Ma première balle a l'air d'avoir porté.

L'animal fait quelques pas et s'arrête. A la quatrième balle, il s'écroule sur le sol.

Nous marchons directement sur lui et pouvons bientôt considérer de près, pour la première fois, un beau spécimen d'un des plus grands mammifères de l'Amérique.

Mes deux autres fils qui ont suivi de loin notre manœuvre avec leurs jumelles, nous rejoignent bientôt avec nos chevaux et nous pouvons faire quelques photographies.

Le nouveau camp s'établit non loin de là au bord du ruisseau de la frontière (Boundary Creek) parmi les derniers sapins qui croissent sur le revers du plateau.

28 Août.

Raymond et Buck Dixon m'accompagnent.

Longue chevauchée sur le plateau que domine l'imposante silhouette neigeuse du Mont Nathazat; le sol est blanc, de la cendre volcanique ténue comme du sable que recouvre en général une curieuse végétation — mousse, lichen et buissons rabougris — et qu'on nomme « Tundra ». Ici et là des dunes et quelques étangs.

Quelques caribous sont aperçus sur le flanc de la montagne, mais point de grandes ramures.

Nous arrivons, vers midi, à la frontière de l'Alaska et du Canada, marquée sur la hauteur par une borne frontière en bronze, de forme conique, haute d'un mètre et scellée dans du béton, et du côté de la rivière Blanche,

à travers toute la plaine, par une longue tranchée rectiligne de forêt. Inutile d'ajouter qu'aucun douanier n'habite ce pays sauvage.

Au retour, un porc épic nous aperçoit et court se réfugier sur un sapin.

Antoine rentre tard avec Bobby. Il a manqué un caribou dans un troupeau, mais plus tard, son guide et lui, se sont trouvés face à face avec un grizzly dans un pays ouvert. Mon fils est si excité qu'il peut à peine narrer cet épisode. « Au crépuscule », dit-il, « nous chevauchions au trot, quand à 50 mètres, une forme jaunâtre se dresse subitement dans les hautes herbes. Est-ce un chasseur vêtu de kaki ? Non, ma foi, c'est bien un ours... et qui ne tarde pas à disparaître. Pied à terre et carabine en main nous arrivons au sommet du vallonnement; l'ours, sans nous voir, est en train de marcher dans notre direction; soudain, il se dresse. Je tire et le blesse, puis il disparaît. Vite, nous retournons à nos chevaux, mais les malheureux ayant flairé le plantigrade, ont décampé. Nous parvenons, avec peine, à les rejoindre et retournons sur les lieux en faisant un prudent détour. Après quelques allées et venues, nous finissons par découvrir notre grizzly caché dans des broussailles. Quelques balles sont nécessaires pour l'achever à la nuit tombante. Dans mon excitation, j'ai perdu mon kodak et Bobby ses chaps (salopettes en cuir portées par les cow-boys) qui pendaient au pommeau de sa selle. »

29 Août.

Désappointé d'une approche manquée avec Bobby et Antoine hier matin, Louis décide de partir seul en quête d'un mouflon, et comme Jacquot n'aime pas qu'on emploie ses chevaux sans escorte d'aucune sorte, il part à pied, rucksack au dos.

Jacquot a eu à déplorer la perte d'un bon cheval confié à un sportsman quelques années auparavant. La contrée est traître pour un novice; outre les passages difficiles dans les rochers, il y a danger d'enlèvement dans les sables mouvants de plusieurs cours d'eau, sur les moraines des glaciers, etc.

Tous les autres, sauf E. Jacquot, chevauchent jusqu'à l'endroit où le grizzly est tombé hier soir. Nous nous rendons compte de cette rencontre aventureuse et de la poursuite qu'elle a occasionnée. Le kodak est heureusement retrouvé, mais les salopettes de l'Indien sont bien perdues.

Buck et George restent pour écorcher l'ours et nous continuons notre pérégrination.

Vers 11 heures, nous retrouvons le caribou manqué par Antoine hier. C'est une chance car, à cette époque surtout, cet animal est très nomade. C'est bien le même et il n'y a pas d'erreur possible avec des ramures si différentes chez chaque individu.

Après l'approche habituelle, nous tirons à travers un profond ravin sur la harde au repos. Mon fils a donc son but tout indiqué et je choisis un second caribou paraissant digne d'un coup de carabine. Une première décharge

les met vite sur pied et après quelques coups de feu, les deux victimes restent sur le terrain.

Les chevaux sont recherchés et menés par la bride pour la traversée du ravin. Jimmy s'occupe des têtes de ces gros cervidés pendant que Raymond et Bobby qui ont découvert un caribou solitaire de l'autre côté de la vallée partent à pied. Nous suivons leurs progrès avec nos jumelles.

A 15 heures, ils nous rejoignent fatigués de leur course. Ils ont dû en effet descendre une pente de montagne escarpée, traverser un torrent avec de l'eau jusqu'aux genoux, escalader le versant opposé encore plus raide et après avoir réussi dans leur entreprise, refaire le même trajet en sens inverse, en portant sur leurs épaules, à tour de rôle, une tête du poids de cinquante livres.

Retour triomphal au camp, le soir, avec les ramures de trois caribous encordées sur deux chevaux. Après notre dîner, Louis rentre au crépuscule, vraiment éreinté, mais très fier d'être arrivé seul à abattre un beau mouflon et à rapporter sa tête comme preuve à l'appui.

30 Août.

Repos forcé, 1^o parce que nos guides ont fort à faire à préparer la peau d'ours et les quatre têtes d'hier et 2^o parce que la pluie s'est mise à tomber tôt le matin pour se changer en neige après midi.

Lectures et jeux de carte, dans la tente chauffée qui nous sert de cuisine, de salle à manger et salon.

31 Août.

Beau paysage d'hiver avec une couche de 8 centimètres de neige sur le sol.

Guidés par Jimmy, Louis et moi manquons 3 caribous à 80 mètres environ; les balles portent trop haut et cassent même les cornes d'un d'entre eux. Mon fils découvre qu'il a oublié de baisser la mire de sa carabine, et il faut que je m'habitue à tirer, à courte distance, avec ma jumelle de visée. En outre, l'effet du soleil sur la neige est aveuglant.

Plus tard, en longeant les hauteurs qui dominent la vallée du Generc, nous découvrons de loin à mi-côte, au dessous de nous, un orignal couché. Grand mouvement tournant pour s'en rapprocher, mais sans résultat.

Mes deux autres fils ont eu plus de succès. Bobby réussit à les mener à proximité de 2 élans, dans un pays vallonné et en partie boisé, et après une approche dans toutes les règles, Antoine a pu abattre d'un coup de carabine, à 30 mètres de distance, un beau mâle.

1^{er} septembre.

Neige et brouillard. Expédition pour rechercher l'élan tué hier. Louis, sorti seul avec Jimmy, rentre tard: il a réussi à tuer aussi un orignal dans la vallée boisée.

C'est merveilleux, nous dit-il après souper, l'incroyable habileté qu'a fait voir son guide, à suivre la piste de l'élan, et cela à cheval, souvent au trot, à travers forêts et broussailles, prairies marécageuses et endroits rocailleux. Le pied du mâle, chez chaque

espèce de cervidés, est différent de celui de la femelle, mais il faut beaucoup de sagacité pour ne pas faire d'erreur et suivre toujours les voies du même mâle.

Pour l'approche à pied, les Indiens désireraient qu'on soit à moitié nu pour éviter de faire du bruit en marchant, pas de vêtements en toile imperméable contre lesquels les branches peuvent frotter, et comme chaussures, des mocassins, tenue passable par le beau temps, mais qui, dans un bois dépurant de neige fondante, est parfaitement insupportable.

2 septembre.

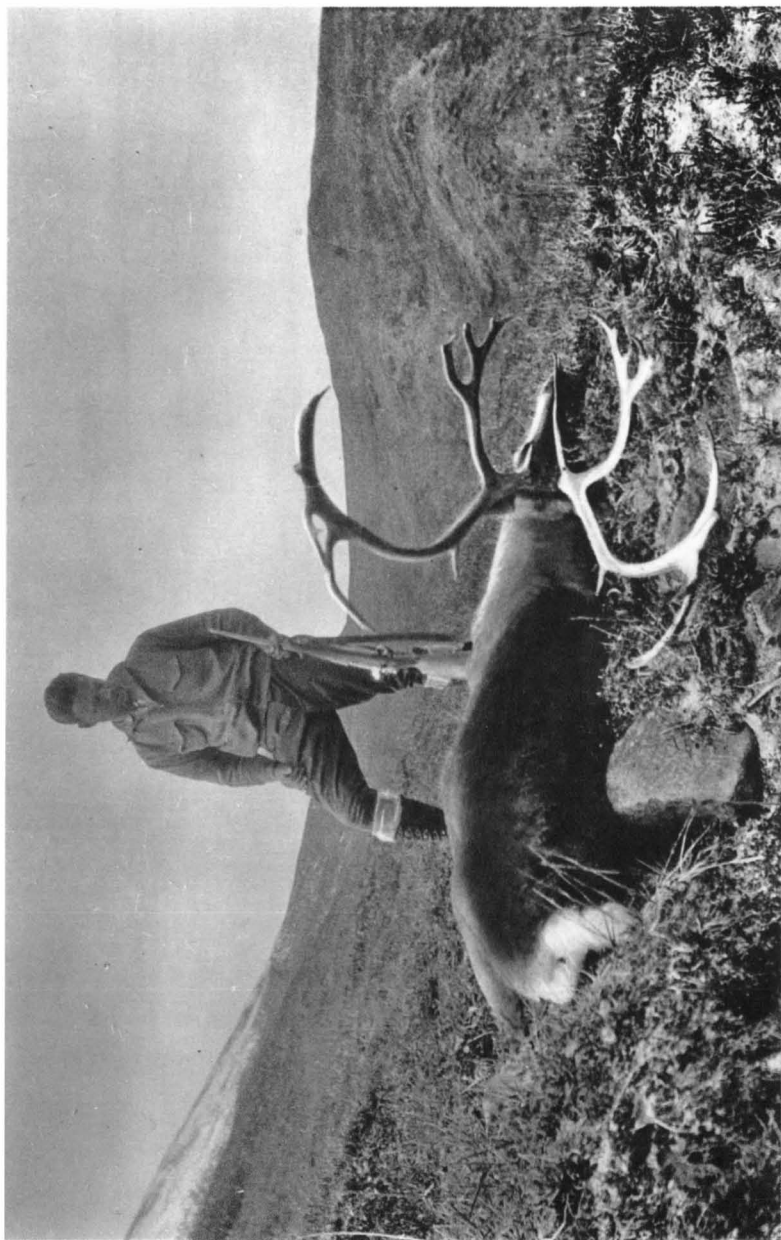
Encore un pouce de neige fraîche sur le sol.

Je vais avec Antoine à l'endroit où mon élan a été tué le 27 août, muni d'un cordeau. D'où j'ai tiré jusqu'aux vestiges de l'animal, nous mesurons 400 yards (369 mètres). Je ne crois pas avoir jamais réussi à tirer un quadrupède à pareille distance.

A notre retour, les tentes sont pliées et tous les chevaux paquetés. Par ce temps froid, Jacquot tient à quitter cet endroit assez élevé (environ 1400 mètres) pour redescendre dans la vallée.

A midi, ce n'est pas sans regrets que nous quittons ce camp du ruisseau de la frontière qui nous a valu un grizzly, 3 élans, 1 mouflon et 3 caribous.

Nous allons maintenant, par étapes successives, et tout en chassant, retourner au village du Landing.



Le premier caribou abattu

A 16 heures, nous voici de nouveau sur la rive droite du Generc, quatre cents mètres plus bas, un camp abrité dans une éclaircie de forêt.

3 septembre.

Malgré ce changement d'altitude, il y a quand même trois centimètres de neige fraîche le matin, mais qui disparaît vers midi.

Nous remontons, Antoine et moi, avec Jimmy, jusqu'à la vaste moraine qui termine la mer de glace, espérant trouver un ours. Mal nous en prend, car c'est bien le coin de pays le plus tourmenté qu'on puisse imaginer. La glace s'est retirée, il y a des centaines d'années, à juger d'après la végétation qui recouvre en partie les séries d'amas rocheux pyramidaux sur lesquels nous réussissons avec peine à mener nos chevaux par la bride, évitant tant bien que mal les éboulis, les trous et les arbres.

Des arrêts aux positions dominantes ne nous font rien découvrir, pas trace de plantigrade, et c'est avec un soupir de soulagement que nous quittons, après 3 heures de marche, ce pays chaotique... et dire que nous n'en avons parcouru qu'une partie infinitésimale !

4 septembre.

J'essaye d'aller pêcher dans la rivière Harris en la remontant depuis son embouchure dans le Generc: chose curieuse, ce cours d'eau si poissonneux dans son cours supérieur ne vaut rien ici.

Louis, sorti avec un des guides pour chasser le caribou, et Raymond avec l'autre, en quête d'élan, rentrent sans succès le soir: phénomène étrange, ils ont été arrêtés plus d'une heure, en rentrant, par le niveau d'eau de la rivière Genere, basse ces jours derniers mais qui, dans une crue subite charrie des blocs de glace et quelques sapins. C'est évidemment une poche d'eau qui a crevé dans le glacier. Le passage à gué est hasardeux et leurs jambes sont trempées. Il s'en est fallu de peu qu'un tronc d'arbre flottant n'entraîne Louis et sa monture.

5 septembre.

Partis de bonne heure du camp, nous sommes sur les hauts plateaux, recouverts encore d'un peu de neige, vers 10 heures.

Louis abat d'une balle un caribou à 100 mètres. Un coup de carabine efficace sur un animal qui en vaut vraiment la peine.

Celui que j'ai tué l'autre jour, n'a pas une grande tête; j'espère donc trouver mieux et continue avec Bobby. A 13 heures, nous découvrons une harde de 200 bêtes environ, de tous âges et parmi elles, quelques mâles haut encornés. Ils se déplacent petit à petit dans une direction opposée à la nôtre, les uns broutent, d'autres sont couchés, des jeunes gambadent parfois et sont obligés de céder le terrain aux vieux. C'est un coup d'œil admirable et qui vaudrait la peine d'être observé

tranquillement, mais mon Indien ne l'entend pas ainsi. Après un grand détour, nous arrivons à 400 mètres d'eux. Je vise un des vieux et manque. La troupe se divise, le plus grand nombre passe à notre droite du côté du Mont Nathazat, d'autres, et parmi eux 3 gros caribous disparaissent derrière un repli de terrain. Nous remontons à cheval et à bonne allure les rejoignons un kilomètre plus loin. Quoique assez éloigné, j'ouvre de nouveau le feu et en touche un qui malheureusement s'éloigne au trot. Nouvelle poursuite à cheval. De loin, nous observons que le blessé se détache des autres et se couche. Il n'est toutefois pas gravement atteint car quand nous arrivons à pied, il se relève et part... A ma troisième balle, il s'effondre comme foudroyé. Ses cornes sont superbes: le velours en partie arraché retombe en lambeaux sur son corps.

Sa tête, une fois séparée du tronc est abandonnée quelques mètres plus loin et recouverte de mon sweater pour éloigner la nuit prochaine les rôdeurs, précaution qu'on doit prendre quand on ne peut ramener avec soi un animal tué.

Nous retrouvons Louis au soleil couchant, puis commence une longue étape pour le retour au camp. Pendant 30 minutes nous chevauchons au petit trot, l'allure la plus rapide qu'on puisse se permettre sur un terrain raboteux. Sur le revers du plateau, nous mettons pied à terre pour descendre la montagne, il commence à faire sombre quand nous entrons dans la forêt et il fait presque nuit pour la traversée du Generc.

Un incident à noter encore et qui aurait pu me coûter cher. Pour sortir du terrain d'alluvions rocailleux de la rivière, il faut franchir un talus fort incliné de sept pieds de haut. Bobby l'escalade à pied et quelques coups de talon sur le rebord surplombant qui s'éboule permet à son poney de le gravir. Je grimpe moi-même ensuite en tenant par le bout, la longue rêne qui est d'un usage assez général en Amérique, mais au lieu d'attendre que je sois tout à fait en haut, mon cheval s'élançe trop tôt, me bouscule et me renverse dans la prairie. Heureusement, il s'agrippe au haut du talus, sans bouger, car je me trouve pris entre ses membres antérieurs. Bobby arrive à ma rescousse et j'en suis quitte pour la peur sans être piétiné.

Après ce qui m'est arrivé, Louis laisse son cheval grimper le premier et le suit ensuite.

Les 3 kilomètres qui restent sont parcourus au trot sur une prairie plate et unie, dans une obscurité complète, et nous sommes au camp à 21 h. $\frac{1}{2}$, avec un appétit difficile à satisfaire.

Raymond, qui est sorti avec Jimmy, toujours à la recherche d'un élan, a tué un gros ours grizzly (Voir Chap. XIX).

6 septembre.

Beau temps. Les deux Indiens vont chercher avec des chevaux de bât les têtes de nos caribous d'hier et nous restons au camp.

CHAPITRE VIII.

MA DERNIÈRE CHASSE AU MOUFLON.

7 septembre.

Antoine et moi partons de nouveau pour une expédition de 3 jours, espérant trouver les grandes têtes de mouflons qui nous manquent encore.

Nous remontons, cette fois-ci, le côté gauche du glacier du Generc, donc à peu près vis-à-vis d'où nous étions l'autre jour, à 7 kilomètres environ à vol d'oiseau. Dans le courant de l'après-midi, notre guide, pour ne pas alarmer le gros gibier de ces parages, refuse de nous laisser tirer sur un aigle perché au sommet d'un sapin.

Le soir, notre tente est dressée dans un vallon sans arbres importants, et Buck doit fureter ici et là, parmi quelques saules et des buissons, pour faire sa provision de bois.

8 septembre.

Départ à 8 heures, pour escalader, à cheval et en zig-zags, une côte escarpée, puis à pied pour remonter le lit d'un torrent. Une averse de pluie malencontreuse a pour effet de voiler les crêtes de brouillard. Nous tentons

d'approcher quelques mouflons qui paissent sur les contreforts herbeux de la montagne, mais sans succès.

A midi, après une véritable ascension, nous sommes les quatre au sommet, recouvert de plus d'un pied de neige et cassons une croûte dans la brume.

Pour la descente, Antoine part avec Buck du côté où nous avons laissé nos chevaux, et Bobby et moi du côté opposé. Grâce à une éclaircie, Bobby a découvert 2 béliers couchés assez bas au dessous de notre position : il faut des yeux d'Indiens pour remarquer de loin des mouflons blancs dans la neige.

Je ne suis pas alpiniste, et n'ai jamais fait de varape dans les Alpes suisses, aussi n'oublierai-je pas cette descente dans un couloir abrupt où la neige s'est accumulée. Bobby, avant de s'y aventurer, roule une boule de neige pour savoir s'il n'y a pas danger d'avalanche. Comme il porte ma carabine, j'ai heureusement l'usage de mes deux mains. Prudemment et lentement, je pose chaque pied dans ses empreintes, avec souvent de la neige à la hauteur de ma cuisse. Le terrain, au fond de ces coulées, est souvent formé de pierres plates argileuses qui se détachent du rocher, aussi je me demande, à chaque mouvement, si les pierres ne vont pas céder sous mon poids, et en entraînant la neige me faire descendre beaucoup plus vite que je n'en ai l'intention. La neige « colle » heureusement et je commence à me dire que mon guide n'est pas un fou.

A mi côte, à un moment donné, Bobby me fait signe de l'attendre. Il va sans doute reconnaître notre position.

Plusieurs minutes se passent avant son retour et, par signe toujours, il m'invite à le suivre. Nous quittons le couloir pour longer une paroi de rochers sur la gauche.

A un coude, il s'arrête et pointe un bélier couché à 50 mètres au dessous de nous, parfaitement immobile et qui se présente de dos.

J'ai tout le temps de m'asseoir confortablement, ma carabine appuyée sur mon genou gauche et de viser avec soin, car avec le brouillard, c'est un but bien indistinct. Ma première balle le tue raide, il s'incline sur le côté et glisse dans une ravine. Chose bizarre, un second bélier couché, plus bas, vient occuper l'emplacement exact de celui que j'ai abattu, debout, tête haute ne sachant quel parti prendre. Ce n'est que lorsque mon guide articule un cri rauque qu'il nous découvre enfin et s'enfuit en bondissant.

Nous allons ensuite retrouver ma victime, le plus gros exemplaire abattu par nous jusqu'ici, mais qui, à mon désappointement, a le bout d'une corne rognée, et revenons au camp, en suivant du pied de la côte, le fond rocailleux d'un vallon encaissé; un ruisseau limpide saute parmi les rocs en cascates.

Ce trophée me rappellera une journée de chasse périlleuse où j'ai eu un bel exemple de la sagacité d'un Indien. Je me demande encore comment Bobby, avec ses observations forcément succinctes depuis le sommet, a pu s'arrêter à bonne hauteur dans le couloir neigeux, et me conduire si près de mon gibier.

Nos compagnons rentrent une heure après nous avec tous les chevaux. Antoine a eu la chance d'abattre aussi un mouflon avec une tête parfaite.

9 septembre.

C'est avec grand'peine que nous essayons d'attraper nos 6 chevaux, après déjeuner, dans la petite prairie où est posée notre tente, et je ne sais trop quel esprit d'émancipation les anime ce matin. Buck, qui a réussi à en seller un pour pouvoir ramener les récalcitrants, se fait désarçonner dès qu'il se trouve en selle. Heureusement, ils ne peuvent s'échapper bien loin. A l'Est, c'est la mer de glace du Generc, au Sud, la montagne au flanc escarpé, au Nord et à l'Ouest, l'embanquement abrupt d'un torrent.

Après une heure d'efforts, et en tendant une corde, nous arrivons finalement à chef.

Pour rentrer, nous nous séparons. Antoine et Buck retournent directement avec les deux chevaux de bât au camp du Generc, tandis que Bobby et moi suivons le pied des montagnes, espérant trouver un grizzly là où gisent les corps abandonnés des caribous tués le 5 septembre. Les carcasses des caribous ont, en effet, été abandonnées sur le sol, car avec la saison du rut, leur viande n'est plus mangeable. Outre leur tête, nous avons conservé leurs peaux.

Le temps est superbe, l'air vif et léger, la vue admirable. La menue végétation qui recouvre tous ces grands mouvements de terrain, collines et plateaux, a revêtu



Retour au camp. — Derrière le groupe, une dune de sable d'origine volcanique

sa parure d'automne d'une tonalité rouge violacée. A l'arrière plan, derrière la mer de glace, les sommités vaporeuses sont recouvertes de neige et découpent leurs cimes dans un ciel sans nuage. Une légère colonne de fumée bleuâtre, dans le lointain, au milieu de la large vallée boisée, marque l'emplacement de notre camp.

Je prends vers midi, une photographie d'un porc épic se baladant sur le terrain d'alluvions du Big Creek (à la grande joie de mon guide qui fait tourner son cheval pour l'empêcher de fuir.) puis nous remontons sur le haut plateau. Le caribou tué par Louis n'a pas été découvert par les ours, seuls quelques pies et corbeaux s'envolent à notre approche. Plus loin, Bobby vient m'avertir que mon caribou a été emporté. Nous descendons de cheval et avançons avec précaution, car en général, le grizzly remorque une carcasse à quelque distance pour l'enfouir en partie dans la terre et se couche près de sa proie. Les empreintes sur le sol nous prouvent que c'est une bande de loups qui a pris possession de l'animal dont il ne reste plus traces, ni os, ni poils.

Nous rentrons donc au camp, sans rien voir, sauf à grande distance, un coyote.

CHAPITRE IX

NUIT TRÈS FROIDE AU CAMP. — UN LOUP NOIR.

10 septembre.

Raymond part avec Jimmy pour chasser et camper dans la région de Klutsan. Le temps se couvre le matin et la neige tombe à gros flocons le soir.

11 septembre.

Tour à cheval avec Buck après midi. J'ai mon fusil Krupp et tue un lièvre, une grouse (sorte de gélinotte) et 2 canards dans un étang sur la moraine.

12 septembre.

Plié bagages le matin. Les crânes des cervidés sciés en deux dans le sens de la ligne médiane pour faciliter le transport des ramures, sont répartis sur le paquetage des chevaux et solidement attachés. Le départ a lieu à 11 heures et nous plantons nos tentes à Harris Creek, à 17 heures, par un temps froid.

Raymond revient le soir avec un loup noir. Il a été frappé de la superstition des Indiens et nous raconte qu'après lui avoir fait tirer sur ce carnassier, Bobby a dit: « Ce coup de feu me causera malheur; des loups voleront les animaux pris à mes pièges l'hiver prochain

ou tueront mes chiens; peut-être m'arrivera-t-il quelque chose de pire. » ...sans cependant lui donner les raisons de ses appréhensions. Il faut croire qu'il appartient à un clan qui a pour emblème le loup.

13 septembre.

Nuit très froide. Je sors de ma couchette tôt le matin pour observer mon thermomètre installé en dehors de notre tente et constate 15 degrés centigrade au dessous de zéro.

Nos couvertures sont recouvertes de givre.

Vers 7 heures, nous ne faisons qu'un saut hors de nos sacs-lits pour nous rendre dans la tente chauffée toute proche, où le déjeuner est servi.

Ciel sans nuage. Antoine et Buck rencontrent sur le plateau Mr. Harrison avec qui nous avons fait route sur le paquebot et qui campe près de la rivière Saint Clair. C'est la troisième partie de chasse qu'il fait dans cette région et il n'a jamais vu un temps aussi mauvais que celui de cette année.

14 septembre.

Nuit moins froide, ciel couvert.

Désirant manger encore du poisson pour varier notre menu, je pars à la pêche doutant fort de mon succès, car par cette température alaskienne, il n'y a plus un insecte dans l'atmosphère. En moins d'une heure, je réussis à prendre quand même, à la mouche, une quinzaine de poissons d'une demi-livre en moyenne, et cela dans un ruisseau dont les rives sont bordées de glace.

A 11 heures, deux de mes fils me rejoignent avec un guide et nous partons à cheval sur les plateaux de l'Ouest, espérant pouvoir faire des instantanés ou un film d'une harde de caribous. Malheureusement, il commence à neiger, puis le brouillard arrive: il est impossible de rien découvrir à distance et la lumière est décidément trop mauvaise. Nous rentrons tôt l'après-midi.

Raymond revient au crépuscule sans l'élan convoité; il n'a vraiment pas eu de chance. Voici quatorze jours qu'il est sorti soit avec l'un, soit avec l'autre de nos guides pour parcourir, par monts et par vaux, un grand espace de pays; il a vu plus d'élans qu'aucun de nous, et au début, a laissé passer un orignal de jolie taille.

Les gros mâles ont, dès lors, toujours déjoué leurs plans; on ne peut, du reste, que louer cette conscience du chasseur qui renonce à sacrifier un animal avec une tête médiocre. Toutefois, c'est bien grâce à ses randonnées qu'il a eu l'occasion de tirer son gros grizzly et son loup.

15 septembre.

Départ de la caravane à 11 heures pour le camp de Wolverine.

16 septembre.

Trois coups de feu, à six heures, réveillent les dormeurs! Ce sont deux Indiens, frères de Bobby, campant près de nous, qui ont tiré sans succès sur un loup à la lisière du bois.

Départ de Wolverine. J'abats trois canards « siffleurs » le long de la rivière Donjek que nous traversons sans

peine après-midi. Quelle différence avec notre passage à gué d'il y a un mois !

A 16 heures, nous sommes au camp de Wade Creek.

17 septembre.

Départ à neuf heures. Sur le plateau, Gène, mes trois fils et moi, partons en avant pour laisser la colonne des chevaux de bât suivre son petit train. Nous longeons des hauteurs sans arbres, un coin de pays assez monotone et sans vie, et nous pouvons faire de longs temps de trot sur un terrain relativement plat et uni.

A 15 heures, beau coup d'œil sur la partie inférieure du lac Kluane avec, à l'horizon, des montagnes à perte de vue, puis vient la descente en forêt. Par place, des bouleaux avec leurs troncs blancs et leurs feuilles jaunies font des taches très lumineuses sur le vert sombre des sapins. Dans les clairières du bas, les chevaux qui se sentent au terme du voyage, (je ne puis dire attirés par l'odeur de l'écurie puisqu'ils n'en ont pas), ne demandent qu'à marcher. Antoine en profite pour faire une course avec Jacquot, et c'est au galop que nous arrivons au Landing, à 16 heures et demie. L'étape de cinquante kilomètres s'est donc effectuée rapidement.

Le soir, nous faisons la connaissance d'une famille californienne, M. et M^{me} Force, d'Oakland, de leur fille et de leurs deux fils qui, comme nous, viennent de rentrer d'une partie de chasse dirigée par Louis Jacquot, frère d'Eugène, et sont enchantés de leur voyage.

Notre « Pack train » arrive à 19 heures.

CHAPITRE X.

DE RETOUR AU HAMEAU DES JACQUOT.

18 septembre.

Jour de repos, promenades, lectures et tir avec les pistolets des Force, l'après-midi, sur des caisses vides placées au bord du lac.

Nous prenons nos repas ensemble dans une des maisonnettes d'Eugène, ne contenant que deux pièces, soit à l'arrière, une petite cuisine fort bien aménagée qui communique avec une salle à manger ayant comme meubles, une longue table, quatre chaises et quelques billots de bois. Dans un des angles a été installée une pompe, sans doute précieuse l'hiver, quand il gèle à pierre fendre, et tout proche, une cuvette sur l'évier. Un phonographe sur une console, quelques livres et revues sur une étagère rustique, des photographies et illustrations de journaux, scènes de la guerre et portrait de Georges V, fixés aux parois, sans oublier des trophées de chasse, complètent cet ameublement. Enfin des armes à feu reposent sur les poutres transversales qui relient les parois à 7 pieds du sol.

19 septembre.

Nos armes, bagages et trophées sont empilés avec ceux des Force sur la barque des Jacquot et nous prenons

ensuite tous place à bord. Une partie de la population du village est là pour nous voir partir. La femme d'Eugène avec son bébé d'un an sur les bras, les guides, quelques vieux Indiens à l'air placide et des gamins. Les Indiennes, plus craintives, se contentent d'observer la scène à distance.

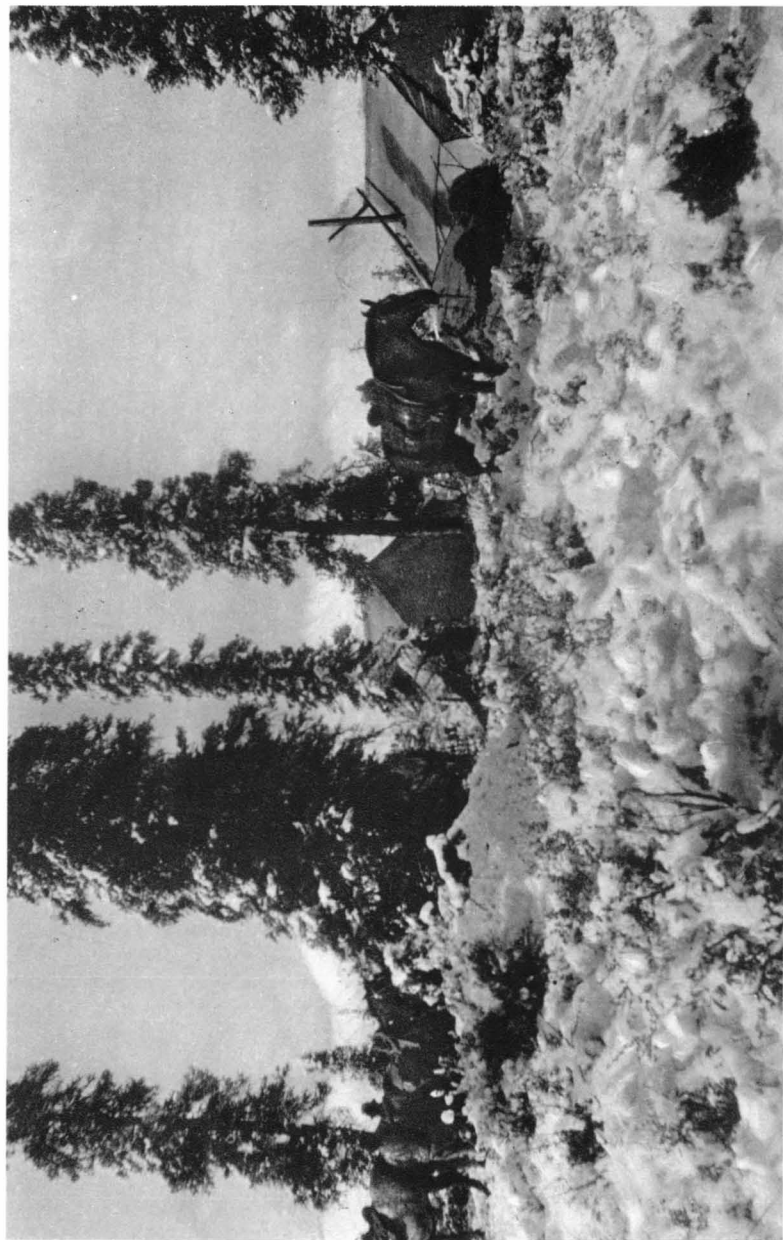
Le bateau moteur qui nous a amenés le 12 août remorque notre vieille barque. Le temps est beau et le voyage sur le lac s'effectue agréablement avec comme principaux sujets de conversation les péripéties de nos journées de chasse réciproques. L'après-midi, les jeunes gens accroupis au fond de l'embarcation jouent au cartes, mais que des canards plongeurs soient signalés, et les voilà prêts à tirer avec leurs carabines de petit calibre, sans grand succès, bien entendu.

Le soir, un merveilleux effet de soleil couchant embrase, à l'Ouest, quelques nuages en suspension au dessus des cîmes bleuâtres déjà dans l'ombre, tandis qu'à l'Est, les plus hauts sommets brillent encore d'une lumière dorée.

Nous sommes, à la nuit tombante, à Silver, et après un souper tardif et bienvenu, passons la nuit dans des bâtiments rustiques.



Peaux d'ours grizzly



Le 31 août près de la frontière de l'ALASKA

CHAPITRE XI.

DERNIÈRE SEMAINE DE CHASSE.

20 septembre.

Nous prenons congé des Force qui comptent rentrer directement à White Horse, en automobile, avec Eugène Jacquot, tandis que nous allons nous remettre en route pour chasser la chèvre des Montagnes Rocheuses.

Après midi, nous retrouvons Louis Jacquot, nos guides et nos chevaux, qui ont longé la rive gauche du lac. Tom Dixon, frère de Buck, employé par les Force, est là aussi, car il connaît bien la contrée que nous allons parcourir.

Quand tout est prêt, la caravane remonte la vallée du Slims. Malheureusement, il faut bientôt quitter le sentier de la prairie qui devient marécageux et faire un détour sur une colline hérissée de sapins rabougris, mais remarquablement touffus, qui mettent à mal les chargements. Le cheval qui porte le petit fourneau, choisi pourtant pour sa prudence, finit par perdre la tête dans ce dédale; il s'échappe par la tangente, tête baissée et il semble, à juger au vacarme produit par des chocs répétés, que le précieux ustensile va être mis hors d'usage. Il n'en est rien, bien heureusement. Louis

Jacquot et Buck réussissent à ramener « Nigger » tremblant de peur et à replacer le fourneau qui a été projeté à terre et pas mal défoncé, mais qui est encore utilisable. Conduit dès lors par le licol, on réussit avec précautions, à le sortir de ce mauvais pas.

Un fait comme celui-là est rare, car les chevaux savent bien mesurer l'espace qu'il leur faut pour passer avec leur chargement, et j'ai eu plus d'une fois l'occasion, en forêt, d'en voir s'arrêter entre deux arbres, et rebrousser chemin pour contourner l'obstacle.

Le soir, une seule tente est dressée dans la prairie et nous soupons autour d'un grand feu de bivouac.

21 septembre.

Levée de camp à 9 heures, pour remonter, au bord de sa rive gauche, le large lit sablonneux de la rivière avec plusieurs endroits marécageux à traverser.

A midi, près du glacier, on tenta de passer les flots boueux du cours d'eau, mais sans succès. La caravane s'arrête une demi-heure, pendant que Tom Dixon va trouver un passage sur la moraine. Enfin, sur un signe de sa part, nous conduisons à pied nos montures parmi des éboulis de pierre et sur de la glace souillée, pour contourner un vaste et très curieux entonnoir où l'eau sort en bouillonnant du sol. Deux rivières sortent de cette mer de glace: le Slims que nous venons de remonter, du Nord au Sud, et la rivière O'Connor qui coule à l'Est et que nous allons descendre. C'est une sorte de démarcation des eaux, puisque la première

ira peu à peu retrouver la rivière Yukon, et que la seconde se jettera au Sud dans l'Océan, avec des embouchures distantes de plus de 1000 kilomètres l'une de l'autre.

A 16 heures, les tentes sont dressées au pied de la montagne, à la lisière de la forêt. Camp bien abrité où nous serons trois nuits.

Pour la première fois, depuis le 13 août, nous devons nous contenter d'un repas frugal le soir Il y a eu malentendu entre les deux frères au sujet des provisions. La viande manque depuis hier, aussi nos hommes sont-ils plutôt confus. La quantité de viande consommée par un Indien en une journée est incroyable.

Louis Jacquot n'a pas non plus de levain et la galette remplacera le pain excellent que nous avons savouré jusqu'ici.

Les bougies font défaut et Buck Dixon réussit en faisant fondre de la graisse de mouflon, dans des boîtes de conserve vides, avec un bout de ficelle comme mèche, à nous faire des lumignons vraiment lumineux.





CHAPITRE XII.

UN ANIMAL BIZARRE.

22 septembre.

A 8 heures, tous les membres de l'expédition laissent Louis Jacquot au camp pour escalader, à cheval, la montagne boisée et se trouver deux heures plus tard sur les hauteurs au-dessus de la limite des forêts.

Fréquents arrêts pour inspecter les cîmes neigeuses avec nos jumelles; il est nécessaire d'être bien fixés pour l'approche, car c'est à la chèvre que nous en voulons et pas au mouflon, blancs tous deux, et qui, de loin, sont facilement confondus.

Bientôt nos guides découvrent le gibier désiré.

On chevauche donc encore sur ces grands mouvements de terrain recouverts d'herbe rase et de menus buissons pour grimper finalement une côte rapide à mi-hauteur de laquelle les chevaux sont abandonnés. Sur le premier sommet, nous constatons qu'il faut faire un détour à droite, et nous arrivons dans la neige. Enfin, nous voici à bonne portée de carabine des quinze chèvres couchées, sur la crête, quelques-unes en silhouette sur le ciel; de curieux animaux avec leur épaisse fourrure blanche et leurs petites cornes noires. Alignés les quatre comme des tirailleurs, à plat ventre dans la neige, nous ouvrons le feu, après avoir choisi chacun son but. Distance, environ cent cinquante mètres.

Résultat bien maigre: je tire trop haut et manque la mienne. Une seule chèvre, (il y a eu malentendu entre mes fils sur le choix du but, il fut constaté plus tard que cette chèvre était percée de plusieurs balles,) puis un chevreau restent sur le carreau. Les autres sont vite hors de vue. En courant, nous avons la chance de les revoir, car ces chèvres se meuvent avec lenteur. Louis, Raymond et Bobby partent à gauche, nous autres tout droit sur un champ de neige sans obstacles. Effectivement, nous en voyons encore qui déambulent dans les rochers. J'ai l'occasion de tirer à grande distance, et comme l'état du terrain, une roche friable, me permet de voir où tapent mes balles, je puis corriger mon tir; au quatrième coup, un bouc de taille moyenne tombe et roule en bas la montagne aux cris de joie de Jimmy et de Buck qui sont à mes côtés.

Puis, je reste seul en observation, pendant que les guides vont s'occuper de nos victimes.

La température est très agréable et la vue superbe. A l'Est, les montagnes pyramidales séparées par de larges vallons unis, font penser à des vagues gigantesques. Quelques nuages plats, à mi-côte, vers les pics, sont, il est à craindre, un indice de changement de temps.

Mais l'heure avance et, ma pipe finie, je descends voir où le bouc a été arrêté dans un couloir.

Jimmy a déjà fini son ouvrage et a disparu, chose regrettable, car en voyant le beau pelage de l'animal, je constate qu'il serait malheureux d'abandonner une fourrure pareille. A l'œuvre donc pour l'écorcher avec mon canif. Cela fait, je retourne en contournant la montagne sur une pente herbeuse très inclinée, avec ici et là, de mauvais couloirs à traverser, jusqu'à l'endroit où sont restés les chevaux. Tom Dixon et Buck ont déjà chargé les chèvres tuées sur le sommet, et une demi-heure plus tard, tout le monde se retrouve au fond du vallon.

Raymond a réussi à tuer une seconde chèvre et Louis un cabri. A ce sujet, il est bon de donner quelques mots d'explication, car tout chasseur vraiment digne de ce nom, doit respecter les jeunes. Il avait été décidé, par suite de notre disette de viande au camp, de tuer, si l'occasion s'en présentait, un ou deux chevreaux, puisque la chair des boucs est presque immangeable.

Peu après nous être remis en selle pour le retour, nous arrivons sur une très forte compagnie de perdrix

blanches (une centaine environ), qui à grand bruit d'ailes se lève pour se remiser plus loin. En les poursuivant, Antoine en abat trois avec une carabine flobert et moi neuf avec mon fusil.

Retour de nuit au camp à 20 heures.

23 septembre.

Averse de pluie le matin avant déjeûner.

Il nous faut renoncer à notre expédition projetée sur les hauteurs puisqu'à 100 mètres au-dessus de la limite des forêts, le brouillard commence. D'après Tom Dixon, notre unique chance de voir encore des chèvres, pour la dernière journée, est de remonter le glacier du Slims.

Départ à 10 heures seulement. A 11 heures, nous sommes obligés de laisser nos chevaux, car le terrain très rocailleux et tourmenté de la moraine latérale commence.

A 13 heures, à bonne distance, trois chèvres sont découvertes sur le versant de la montagne, entre le glacier et la zone de brouillard. Malgré l'heure tardive, Louis décide de s'y rendre avec Bobby, car l'approche peut se faire en suivant la surface presque unie de la vaste mer de glace qui s'étale à nos pieds. Une heure d'attente près d'un feu de broussailles, nous permet de suivre nos compagnons et d'entendre enfin quelques coups de feu lointains, avant de revenir sur nos pas jusqu'à nos montures et de rentrer au camp à la nuit tombante.

A 21 heures, après notre souper, le bruit d'un pas de cheval résonne sur les cailloux. « Est-ce toi Louis ? ».



Retour de la caravane



Vue générale du hameau du LANDING



Dans une clairière

Pas de réponse. Comme un fantôme, la jument pie de mon fils, éclairée vaguement par la lueur du feu de bivouac, disparaît dans l'ombre. Qu'est-il arrivé ? Car Dixon a eu soin d'attacher leurs deux chevaux pour qu'ils ne nous suivent pas. (On n'attache que rarement son cheval en Amérique. Quand on met pied à terre, on se contente de passer la bride par dessus la tête de sa monture... sans autre... Un cheval bien dressé restera ainsi une journée sans presque se déplacer.) De l'avis général, les deux chasseurs ont décidé de passer la nuit à la belle étoile, près du feu, plutôt que de s'aventurer par l'obscurité sur la moraine, et un de leurs chevaux a dû se détacher et rentrer seul. Inutile donc de les attendre. Nous allons nous coucher.

A peine endormis, nous sommes réveillés par des voix dans la tente de la cuisine, et Louis de nous crier que n'ayant pas retrouvé leurs chevaux, ils sont rentrés péniblement à pied.

Bonne affaire de savoir mon fils sain et sauf !

Il est difficile de se figurer ce que représente cette traversée de la moraine par une nuit noire, avec un ciel couvert et sans lune. Nous avons eu de la peine à la passer de jour, et je me demande encore comment cela leur a été possible de nuit.

25 septembre.

Bobby va de bonne heure rechercher son cheval qui a passé la nuit sur la moraine pas loin d'où nous l'avons laissé hier.

A 10 heures, nous levons le camp par un temps magnifique. Parcours très pittoresque et agréable pour descendre la vallée, soit sur le lit de la rivière ou les prairies qui l'avoisinent, soit dans la forêt.

Le paysage présente des zones striées de différentes couleurs et bien délimitées: au vert foncé des sapins succède la brillante ceinture d'or du « cotton wood » et des saules avec leur feuillage d'automne, puis les larges pentes rocheuses des montagnes d'un gris violacé et finalement, la ligne blanche des sommets neigeux.

A midi, Tom Dixon en tête de la caravane se trouve face à face avec un ours assis à la lisière d'un fourré; malheureusement, aucun de nous n'est près de lui et le grizzly se défile sans se faire prier.

A 18 heures, nous sommes assez surpris de voir un camp au bout d'une clairière; ce doit être l'expédition Harrison également sur le chemin du retour.

Notre tente est dressée non loin de là.

25 septembre.

Averse de pluie le matin de bonne heure.

Après déjeuner, Messieurs Harrison et Percival avec leur chef d'expédition Ch. Baxter, viennent nous faire visite. Ils comptent chasser encore une dizaine de jours. Après les avoir accompagnés chez eux, pour voir leurs trophées, nous levons notre camp à 10 heures.

A 15 heures, nous sommes au hameau de Bear Creek, au terme de notre partie de chasse.

CHAPITRE XIII.

VOYAGE DE RETOUR.

Pendant notre souper, préparé par M. et M^{me} Beauchamp, Eugène Jacquot rentre de White Horse, en automobile, avec comme compagnon, un membre de la police canadienne, appelé pour constater la mort d'un vieux mineur solitaire, trouvé par hasard, dans sa hutte, et pour présider à son enterrement.

Nous faisons connaissance de cet officier en bonnet et veston de fourrures, avec culotte et guêtres, et tâchons de le persuader de laisser Eugène Jacquot nous reconduire le lendemain à White Horse, mais sans succès. « On ne peut rien faire dans cette contrée sans les Jacquot » nous répond-il.

Il faudra donc nous contenter de rentrer avec George, qui a heureusement pu reviser son auto, et découvrir la cause de nos pannes de l'aller.

Bonne nuit dans des lits qui paraissent confortables et auxquels nous ne sommes plus habitués depuis le 12 août.

26 septembre.

Le trajet de retour s'effectue agréablement par une belle journée d'automne.

A 10 kilomètres de Bear Creek, nous dépassons, à notre surprise, quelques-uns de nos chevaux. George de nous expliquer qu'ils ont été loués à son père par les Jacquot pour cette expédition, et qu'ils sont en train de retourner seuls, sans escorte d'aucune sorte, à Champagne, soit un trajet de 80 kilomètres. « Je n'ai aucune crainte à leur égard, ajoute-t-il, ils seront là dans 2 jours probablement. »

Nous arrivons de nuit à White Horse, n'ayant rencontré ni dépassé un seul véhicule. Sans parler de notre arrêt à Champagne pour le repas de midi, les seuls êtres humains aperçus de 7 à 20 heures, sont quelques Indiennes que le ronflement de notre machine a fait sortir de leurs huttes. Bien peu d'animaux aussi: un superbe renard surpris à un contour de route dans la forêt, quelques vols de pies et de corbeaux, et c'est tout.

27 septembre.

Matinée affairée. L'envoi de télégrammes, les visites à la Banque de Commerce, à l'inspecteur Higgins pour la déclaration de nos trophées, qui joints à ceux des Force, voyagent par petites étapes sur un grand char attelé de quatre chevaux et seront réexpédiés d'ici par chemin de fer dans de grandes caisses, une séance chez le barbier, etc., tout cela nous donne l'occasion de parcourir les larges rues peu fréquentées de White Horse, sur des trottoirs dallés en bois ou rôdent des chiens énormes « Huskies » (chiens d'Esquimaux).

Le brouillard froid se change en pluie fine, ce qui ne nous empêche pas de visiter en automobile, l'après-midi, Miles Canton et les célèbres rapides de la rivière Yukon. Bien des mineurs ont été perdus, corps et biens, en descendant avec leurs embarcations ces eaux dangereuses vers 1897.

Le soir, Fred Gray, le très aimable gentleman chauffeur qui a voituré nos bagages, se métamorphose en opérateur de cinéma, pour nous projeter sur l'écran, le film du Docteur Snugden, dont les sujets les plus intéressants sont les travaux hydrauliques pour l'extraction de l'or; des ouvriers dirigeant leurs lances aux formidables jets d'eau, qui désagrègent petit à petit la colline; et la descente en embarcation des rapides de White Horse.

28 septembre.

Le départ du seul train quotidien paraît être un évènement, à en juger par le nombre de gens de la localité qui se réunissent à cette station terminus à 9 heures.

Le soir à 21 heures, nous sommes sur le paquebot « Princesse Louise » à Scagway. Nous y retrouvons la famille Force, retardée de huit jours à cause d'une avarie à un des bateaux de la ligne; il y a d'autres chasseurs à bord: Le capitaine anglais A.W. Ruthven Stuart dont nous avons fait déjà la connaissance, à White Horse, et qui revient d'une expédition sur les montagnes du Mac Millan; c'est intéressant de l'entendre narrer

sa randonnée assez différente de la notre. Des jours durant, il a navigué en barque sur des rivières, et pour la chasse, n'a jamais fait usage de chevaux; toujours à pied, avec des guides indiens et une troupe de chiens porteurs. Une Anglaise, à l'air décidé et déjà d'un certain âge, Lady Y, est venue d'Angleterre pour chasser au Canada: c'est bien le comble du courage pour une femme d'entreprendre seule, et à cette distance, un voyage pareil.

Le trajet sur mer s'effectue sans brouillard et nous sommes à Vancouver le 2 octobre à 7 heures.

Le lendemain, nous retrouvons notre automobile, remise depuis le 4 août dans un garage, et sommes le 6 de retour chez nous en Californie.

CHAPITRE XIV.

CONSIDÉRATIONS SUR LA CHASSE AU YUKON.

La chasse, dans le territoire du Yukon, s'ouvre le 1^{er} août et le permis de cent dollars donne le droit de tuer et d'exporter par chasseur: un élan, deux caribous, un mouflon, une chèvre des montagnes rocheuses — mâles bien entendu. En payant vingt-cinq dollars par animal en plus, on peut cependant doubler ce tableau. On a droit à tirer autant d'ours, de loups et de coyotes qu'on veut (il vaudrait mieux dire qu'on peut !) mais par contre les animaux à fourrures, tels que le castor, renard, lynx, loutre, belette, vison (putois), rat musqué, ne peuvent être tués qu'avec un permis spécial de trappeur, plus tard, dans la saison.

L'animal qu'on recherche, en premier lieu, est le mouflon, car l'élan et le caribou n'ont pas encore fait leur tête, c'est-à-dire n'ont pas perdu le velours qui recouvre leurs andouillers jusqu'à leur complet développement, puis en dernier lieu, la chèvre des Montagnes Rocheuses qui vers la fin de septembre a déjà son poil d'hiver.

On ne peut chasser sans être accompagné d'un guide licencié qui suivant le désir du chasseur peut porter ou

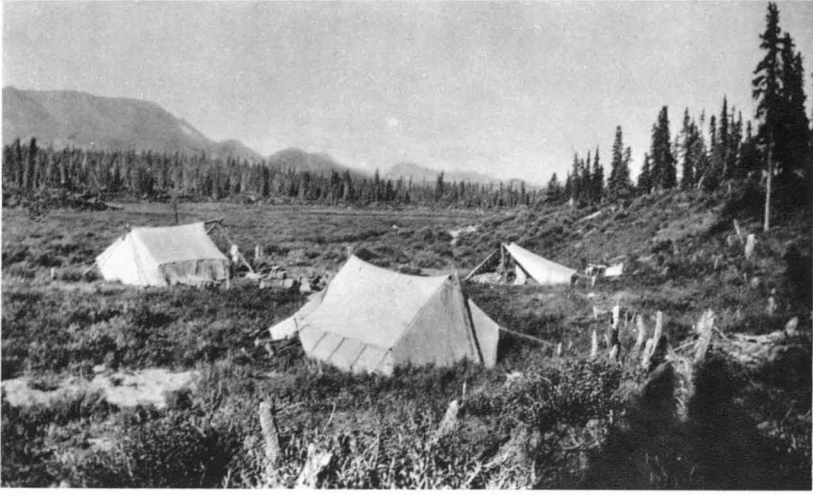
non une carabine. Toutes les fois que je suis sorti moi-même, mon guide n'avait pas d'arme.

En général chaque sportsman a son guide personnel, mais comme nous étions en famille, j'avais arrangé de n'avoir que deux guides pour quatre; nous sortions donc généralement par paires. Parfois nous partions ensemble, quitte à nous séparer pour l'approche.

Comme je l'ai indiqué plus haut, il nous est arrivé plus d'une fois de faire des « side trips ». Deux d'entre nous avec un guide et un aide partaient « en guerre » avec une tente légère et des provisions réparties sur deux chevaux de bât. On peut aller de cette façon explorer un coin de pays assez éloigné du camp principal et souvent difficile d'accès. Ces expéditions qu'on pourrait appeler « latérales » prenaient en général trois ou quatre journées, soit une pour aller, une ou deux pour chasser et la dernière pour le retour.

Un pays comme le Yukon est un véritable Eldorado: il n'y a évidemment ni la variété, ni l'abondance de gros gibier qu'on rencontre sans doute, en Afrique, mais chaque sportsman est sûr de pouvoir en quelques semaines rapporter des spécimens plus ou moins beaux des animaux sus-mentionnés. L'ours et le loup sont cependant difficiles à voir en automne et nous avons été privilégiés sous ce rapport.

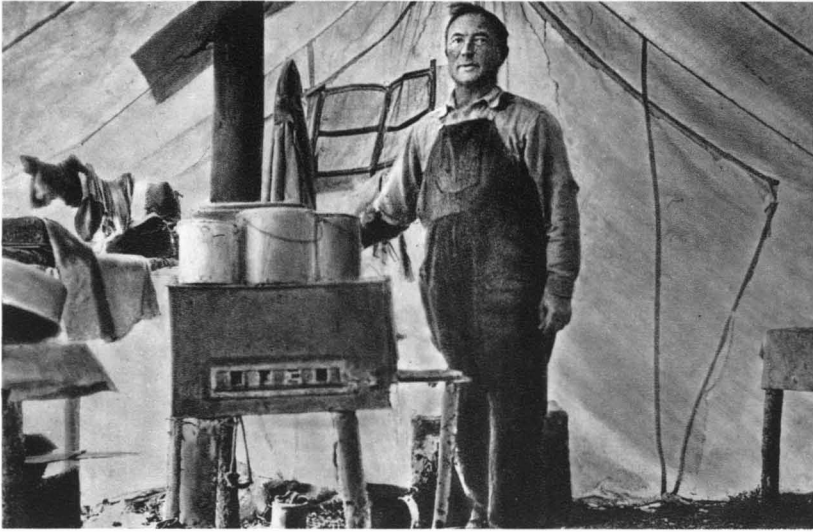
Sans avoir à faire des déplacements considérables, on trouve donc le mouflon et la chèvre des Montagnes Rocheuses au-dessus de la zone des forêts (leur habitat correspond à celui du chamois et du bouquetin, dans les



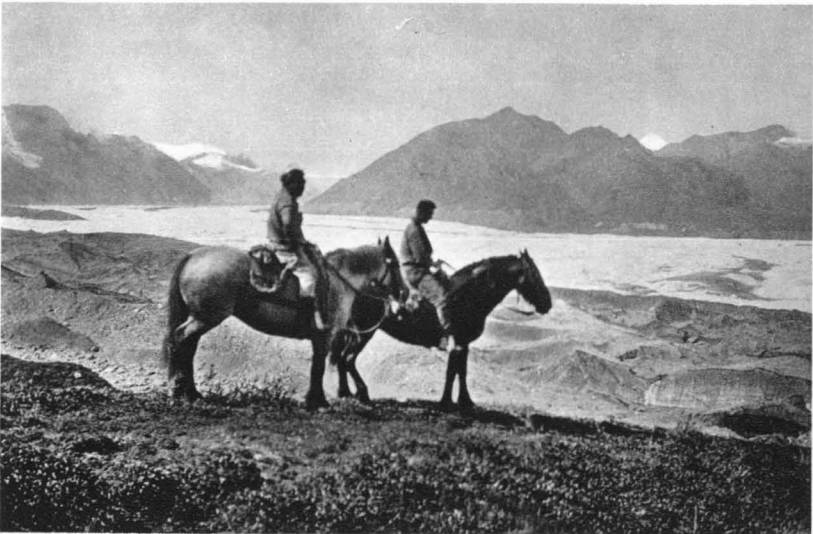
Nos trois tentes près d'HARRIS CREEK



Raymond et son premier mouflon



Eugène Jacquot cuisine



Le glacier du GENERC

Alpes, près des neiges éternelles), sur les hauts plateaux dénudés le caribou, et dans les vallées boisées et marécageuses, l'élan. Il n'existe pas de cerfs. L'ours, le loup, le renard et le coyote peuvent se rencontrer partout.

Il ne faut pas se figurer qu'il est toujours facile de chasser dans ce pays: il faut de l'entraînement pour faire l'ascension de montagnes semblables à nos préalpes ou chevaucher longtemps, au pas, sur des montures à réactions souvent dures avec selles mexicaines.

Pour obtenir de beaux trophées, sortez le plus souvent possible et par tous les temps, car les jours passent remarquablement vite. Il arrive souvent de faire une grande randonnée sans rien voir ou une ascension pénible pour constater que le gibier entrevu s'est esquivé.

Voici maintenant quelques observations, forcément bien incomplètes, sur la faune du Yukon.

CHAPITRE XV.

LE MOUFLON (MOUTON SAUVAGE). — WHITE SHEEP. —
OVIS DALLI.

L'«*ovis dalli*» existe encore en grand nombre dans certaines régions difficiles d'accès de l'Alaska et du Yukon. Près des camps de mineurs ou des villages de blancs ou d'Indiens, il a presque disparu, car leur chair excellente est fort recherchée et il se fera exterminer plutôt que d'abandonner les chaînes de montagnes qu'il affectionne, ce que ne font pas l'ours, l'élan ou le caribou qui changeront d'habitat pour fuir la présence de l'homme.

L'aigle fait de grands ravages parmi les jeunes jusqu'à l'âge de deux mois, mais ne les molestera plus ensuite.

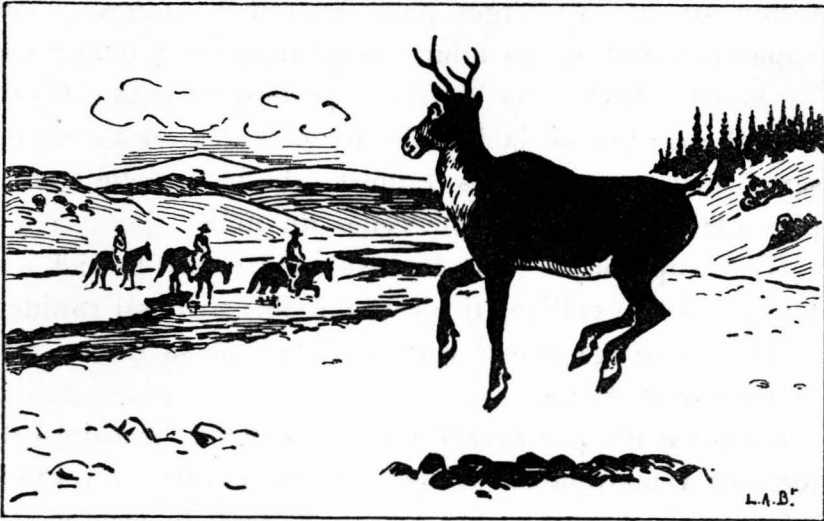
Notre guide nous a conduits dans certaine vallée très giboyeuse trois ans auparavant et nous n'y avons découvert que quelques rares individus. Personne n'ayant chassé là depuis, il faut croire que ce gibier est décimé par des épizooties.

Nous avons souvent observé des troupeaux de 20 à 30 animaux au repos. Un vieux bélier choisit toujours l'extrémité d'un promontoire ou le sommet d'une arête. A la moindre alerte, il se dresse et se profile, immobile

comme une statue, à la pointe d'un roc. Gêné dans sa vision par ses magnifiques cornes en spirale, il tourne cependant sa tête tantôt d'un côté, tantôt d'un autre et c'est, prétendent les Indiens, pour mieux voir que tant de vieux mâles cassent volontairement l'extrémité de leurs cornes contre le rocher. Il est beaucoup plus probable que ce ou ces bouts de corne brisés doivent résulter des combats livrés pendant la saison du rut.

La brebis porte aussi des cornes, menues, comparées à celles du bélier, et presque sans incurvations; on la voit souvent accompagnée d'un ou deux agneaux.

La robe du mouflon varie de couleur suivant les régions: au Sud et à l'Est de la rivière Stikine dans la Colombie britannique, il est brun foncé (*ovis stonei*), et entre ce territoire et l'Alaska on trouve l'*ovis fannini* de couleur grise avec tête et croupe blanches. Est-ce un exemple de mimétisme, je ne saurais le dire. En août, les mouflons blancs que nous avons chassés se tenaient sur des chaînes de montagnes où les plaques de neige étaient rares; ils étaient donc faciles à découvrir de très loin. En septembre, avec les mêmes sommets recouverts d'un blanc manteau, leur présence passait inaperçue. Le mouflon devrait donc, comme c'est le cas pour le lièvre et la perdrix de montagne, changer de pelage en été.



CHAPITRE XVI.

LE CARIBOU.

On trouve deux espèces de caribou : le caribou géant « *Rangifer osborni* », et le Barren Ground caribou « *Rangifer arcticus* ». Le premier, que nous avons chassé, vit plus au Sud que le second, dans les forêts où se rencontre aussi l'élan et sur les hauts plateaux.

Il n'a pas l'élégance du cerf : une tête large, surmontée chez les vieux mâles de ramures imposantes, remarquables par leur diversité de formes, et, sous la courte encolure, à la touffe de poils blanchâtres, un corps de couleur brun gris et des membres puissants qui se

terminent par de larges pieds fourchus. Malgré cette apparence lourde, ses allures sont rapides et dégagées. De longues foulées au trot qu'il préfère au galop. C'est le seul membre de la famille des cervidés où les deux sexes sont encornés, les ramures de la femelle étant plus petites et légères que celles du mâle.

C'est superbe de voir leur silhouette sur le ciel au sommet d'une colline. Il n'est toutefois ni aussi rapide, ni aussi sauvage que le cerf ou l'élan, et sa chasse est relativement facile.

Quand il n'a pas éventé un chasseur, sa curiosité est souvent remarquable. Il couvrira rapidement un kilomètre pour se rapprocher à cent mètres du groupe de cavaliers qui l'intrigue. Les femelles surtout sont encore plus curieuses que les mâles. Rien de plus bizarre que d'en observer une dans un endroit ouvert, sur le large lit rocailleux d'une rivière, par exemple. Un trot rapide l'amènera près de vous, et la tête haute, elle s'arrêtera pour vous dévisager, puis ce sera un reniflement et, soudain, un saut en l'air, détente simultanée des quatre membres à la fois. Elle repartira alors au trot pour s'éloigner et recommencer plus loin la même manœuvre.

Les loups en détruisent, paraît-il, un assez grand nombre.

Depuis quelques années, ils sont aussi atteints d'œstridiose. Un insecte diptère, œstre, dépose son œuf sous la peau du caribou et la larve perce la peau pour éclore. Presque toutes les peaux des animaux que nous avons tués ont, sur la région dorsale, de nombreuses

cicatrices laissées par ces mouches. On se représente facilement les souffrances occasionnées par ces insectes, et il paraît que pour leur échapper, le caribou géant change peu à peu son habitat, à certaines saisons, et remonte passer sa journée sur les glaciers.

Suivant Eugène Jacquot, les chevaux peuvent en être victimes aussi. Les larves sont absorbées par le léchage et pénètrent dans l'estomac qu'elles ulcèrent. Le quadrupède dépérit et il faut l'abattre: c'est un cas rare heureusement.

Les migrations du Barren Land Caribou en immenses troupes sont un fait bien connu.

On voit souvent des représentations photographiques de centaines d'entre eux passant en rangs serrés, à la nage, la rivière du Yukon, si bien que les vapeurs ont dû parfois s'arrêter pour les laisser passer.

Leurs rangs étaient autrefois décimés pour approvisionner de viande Dawson et les camps de mineurs du Klondike. Nous n'en avons pas vu dans notre voyage. Les rennes sont les descendants domestiqués de ces Barren Land Caribous.

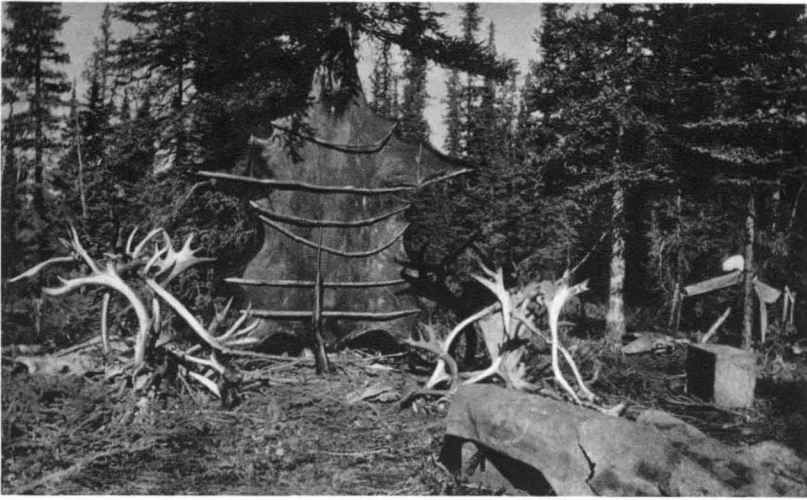




Un ours grizzly à l'endroit où il est tombé



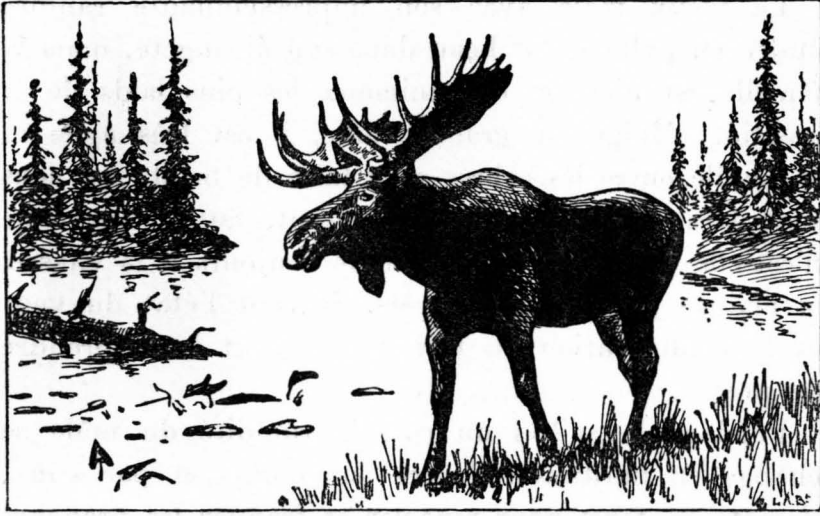
Bel exemplaire d'OVIS DALLI



La manière d'étendre une peau d'ours pour la faire sécher



En observation sur les hauts plateaux



CHAPITRE XVII.

L'ÉLAN.

L'Elan ou Orignal. — Moose en anglais (*Alces americanus*), est un cousin de l'élan des forêts du Nord de l'Europe et de la Sibérie. C'est le plus grand des cervidés et son poids atteint 1300 livres et plus. De forme grotesque avec sa large tête et son nez busqué énorme, et sous le cou, un appendice plus ou moins long qu'on appelle « sonnette » en Amérique, son corps trapu avec garrot proéminent supporté par de longues jambes disproportionnées, cet animal vous apparaît vraiment comme un fantôme, un mammifère de l'époque de la préhistoire.

Le vieux mâle avec son impressionnante ramure étalée en palmes, est beau dans son étrangeté, mais la femelle est bien un des animaux les plus laids de la création. Malgré sa grande taille, il est très agile et se faufile entre les arbres sans faire de bruit. Ses sens sont très développés, l'ouïe surtout, aussi l'approche n'est-elle pas aisée; mais comme toujours à la chasse, la chance joue un grand rôle. Suivant l'état du vent et la configuration du terrain, on peut le surprendre de près.

Pendant la saison du rut, la timidité du mâle se change en hardiesse: il erre par monts et par vaux, s'arrête en forêt pour renacler et frapper les branches avec ses cornes, afin de défier ses rivaux ou d'attirer ses compagnes. Dans certaines parties très boisées du Canada et des Etats-Unis, on attend cette saison (début de septembre à fin octobre) pour le chasser. Les guides confectionnent alors une trompe en écorce de bouleau, en guise de porte-voix, pour imiter l'appel de la femelle, et embusqués ainsi à la lisière de la forêt, réussissent souvent à attirer les vieux mâles.

Nous n'avons pas chassé nous-mêmes ainsi, le Yukon se prêtant bien à l'approche, mais un de mes fils a entendu distinctement vers le 15 septembre le grognement guttural et bref, très différent du beuglement des bovidés, d'un orignal dans les bois.

Les mâles se livrent des combats terribles, parfois mortels pour un des combattants, très rarement pour les deux. Il est préférable de ne pas se trouver sur le

chemin d'un orignal qui vient de livrer bataille, car il ne sera pas d'humeur commode. Ne vous approchez pas non plus d'un animal légèrement blessé, car il est possible qu'il vous charge. Jacquot a risqué sa vie de cette façon. Un élan blessé avait été se réfugier dans un bosquet de saules dont on ne pouvait le déloger. Au lieu de faire un détour, et malgré l'avis de son compagnon, notre homme voulut traverser une clairière toute proche, mais trébucha en courant et s'étendit sur le sol. L'original fonça sur lui, tête baissée, et après avoir miraculeusement échappé à ses cornes, il put, bien qu'accroupi, et presque sous son ventre, lui expédier une balle, à bout portant, pour le terrasser.

Les plus grandes ramures ne se trouvent pas, paraît-il, chez les très vieux mâles. A partir d'un certain âge, elles diminuent d'envergure. Un fait très curieux qui nous a été relaté, c'est que les andouillers sont plus développés certaines années que d'autres et cela d'une manière générale et proportionnelle chez chaque animal.¹ Nous sommes tombés sur une saison favorable, sous ce rapport, à en croire nos guides.

Le mâle perd ses bois vers la fin de décembre.

¹ L'explication de ce phénomène tiendrait probablement au fait que, suivant la température de l'année, la végétation est plus ou moins riche en matières nutritives, car il est bien connu que les pays environnés de bons gagnages produisent des animaux plus gros, avec ramures plus développées que ceux où ne se trouve pas une nourriture suffisante.

P. S. — Je viens de rentrer (octobre 1928) d'une partie de chasse dans l'Etat de Wyoming, en quête de wapiti, le grand cerf des Montagnes Rocheuses, et j'ai eu l'occasion d'observer fréquemment l'élan qu'on aperçoit dans les larges vallées, où croit l'osier, et que bordent les pentes boisées de pins et de sapins des montagnes jusqu'aux parois de rochers grisâtres.

L'original de ce pays est plus petit, de robe plus foncée (presque noire), et beaucoup moins sauvage que dans le Nord, et se laisse approcher facilement.

Un soir, après le coucher du soleil, en revenant d'une expédition, je suis arrivé à cheval, à vingt mètres d'un mâle qui venait de sortir de la forêt pour paître dans le marais. Sa première impulsion en m'apercevant, fut de fuir, mais après quelques foulées, il s'arrêta pour me dévisager; une sorte de canal à l'eau claire, large de six mètres, et assez profond, parce qu'endigué par des castors, courait parallèlement au sentier le long de la forêt et me séparait de l'élan. Après l'avoir photographié, seule chose permise, sa chasse n'étant pas encore ouverte et n'ayant, du reste, pas de permis pour l'élan, je fus bientôt rejoint par mon guide qui s'était arrêté quelques instants dans un camp tout proche. En voyant ce groupe, l'élan émit quelques sons gutturaux, puis s'avança délibérément dans notre direction, tête baissée, exactement comme le ferait un taureau grincheux dans un pâturage. R. Lozier m'avisa qu'il était mieux de décamper. Ce que voyant, l'original fit trois sauts « de cabri » dans notre direction, et en retombant, sa tête se trouvait entre ses membres antérieurs, ses ramures en avant. Satisfait de nous voir déguerpir, il ne tarda pas à s'arrêter, secoua son occiput tout en s'ébrouant, fit un « à gauche » et, tête haute, immobile comme une statue, huma l'air venant de la prairie marécageuse.

A 400 mètres de là, un second compère avec une tête plus imposante s'avançait majestueusement, formant une masse sombre dans la plaine jaunâtre.

Un autre jour, étant allé pêcher dans un petit lac entouré de sapins, nous eûmes l'occasion de photographier plusieurs élans qui, comme on sait, affectionnent beaucoup l'eau et surtout les herbages qu'ils y trouvent. Ils s'avancent si profondément dans

l'élément liquide que l'on n'aperçoit plus que la partie supérieure de leurs garrots. Leur faculté de brouter ainsi est remarquable et ils disparaissent souvent pour une demi-minute. Bientôt donc, on voit réapparaître leurs têtes luisantes comme la fourrure d'un phoque et des tiges d'algues retombent des deux côtés de leurs larges bouches.

Ce jour-là, en finissant notre dîner, dont le plat principal avait été des truites, pêchées le matin même, et frites à la poêle sur un feu de bivouac, nous aperçûmes une femelle et son rejeton entrer dans l'eau à quelque distance. Partir en tapinois avec un de mes fils et gagner un poste en attendant que cette famille voulut bien sortir du lac, fut l'affaire de quelques minutes. Rien d'amusant comme d'observer ce petit nager longuement autour de sa mère submergée, puis finalement, dégoûté par son repas interminable, regagner seul le rivage boisé; vingt minutes se passèrent avant que dame élan se décidât à sortir lentement du lac et nous pûmes faire marcher nos appareils. Mon fils la poursuivit avec son ciné-kodak, et nous nous perdîmes de vue; soudain, je la vis revenir directement sur moi et me méfiant de son humeur, puisque séparée de son petit, je trouvai plus prudent de grimper sur un pin à l'accès facile. Sans paraître se douter de ma présence, elle s'arrêta sous moi, si bien que j'eusse pu, en faisant quelque peu d'acrobatie, la toucher de mon pied sur le dos.

Pourquoi l'élan du Wyoming se comporte-t-il si différemment de celui de l'Alaska? c'est un problème que R. Lozier, notre guide, qui a observé l'un et l'autre, ne put nous expliquer. Cet animal augmente beaucoup dans la région, d'un côté, parce qu'il est peu chassé, (l'Etat de Wyoming n'autorise que cinquante permis de chasse, licence spéciale de cent dollars qui n'autorise à tuer qu'un seul mâle, par an, et par chasseur), et de l'autre, parce que se nourrissant de rameaux d'arbres, il supporte bien les hivers les plus rigoureux. Le gouvernement, par contre, est obligé de nourrir le wapiti qui émigre en grands troupeaux, l'hiver, dans la vallée de Jackson. Il ne pourrait plus, depuis que les prairies des vallées sont pâturées par le bétail, trouver sa subsistance sous la neige.

Pour terminer, notre guide nous a dit qu'en cherchant du bois avec son traineau attelé de deux chevaux, il lui est arrivé de se trouver, face à face, avec un élan, et d'avoir beaucoup de peine à l'éloigner de son chemin. Quelquefois, un orignal prend possession d'un corral (enclos près d'une ferme où se trouvent des meules de foin ou de paille), la manière de s'en débarrasser est, parait-il, d'expédier une balle de flobert dans son large appendice nasal !!

CHAPITRE XVIII.

LA CHÈVRE DES MONTAGNES ROCHEUSES.

« *L'Oreamnos Americanus* » est un animal disgracieux, avec sa longue tête surmontée de courtes cornes noires effilées et légèrement incurvées et, chose curieuse, plus longues chez la femelle que chez le mâle. La barbe de ce dernier est par contre plus longue que celle de sa compagne.

Le corps et les membres paraissent encore plus lourds qu'ils ne le sont réellement, grâce aux longs poils blancs hérissés sur le dos et qui recouvrent les membres jusqu'aux articulations du genou et du jarret. Leur poids est d'environ 300 livres.

En Alaska et au Canada, les chèvres préfèrent les chaînes souvent brumeuses des glaciers qui longent les côtes plutôt que l'intérieur plus sec du continent. Grâce à leur épaisse fourrure, elles supportent facilement les plus grands froids, aussi leur habitat ne varie-t-il guère suivant les saisons de l'année.

Sans avoir l'agilité du mouflon, elles ont le pied remarquablement sûr et peuvent maintenir leur allure lente dans les passages les plus abrupts des rochers.

Moins pourchassées que d'autre gibier puisque leur chair est peu savoureuse, elles n'ont guère à redouter, dans leurs repaires souvent inaccessibles, que les attaques de l'aigle pour les jeunes de l'espèce.



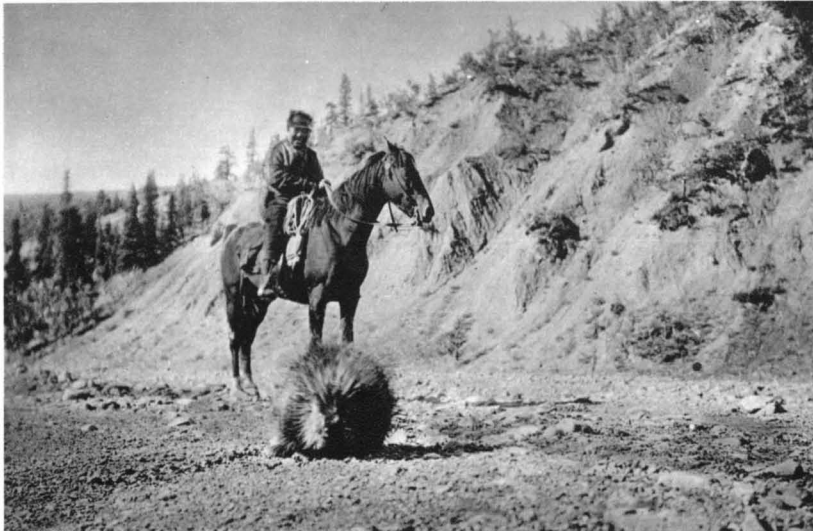
Louis vient voir l'effet de son coup de carabine



L'indien JIMMY va dépecer un caribou



Notre camp avec la neige



BOBBY KANE surveille un porc épic



CHAPITRE XIX.

L'OURS GRIZZLY. (*Ursus Horribilis*).

Sa couleur varie de ton depuis le brun jaunâtre pâle jusqu'au noir mal teint avec, à l'extrémité du poil, une teinte plus claire qui l'a fait nommer en anglais silver tip, (bout argenté). On en a vu, paraît-il, de robe gris clair.

Par suite de la conformation de ses longues griffes peu incurvées, il ne peut pas grimper sur des arbres comme l'ours noir, ce qui a sauvé la vie à plus d'une personne.

Autrefois, le grizzly avait la réputation d'un adversaire très dangereux à rencontrer. Mais depuis l'arrivée du blanc avec sa carabine perfectionnée, son instinct de conservation l'a rendu très timide, et dès qu'il se méfie de la présence d'un homme, il décampe à une curieuse allure, sorte de galop décousu qui semble lent, mais qui est beaucoup plus rapide qu'il n'en a l'air; sur le plat, on doit, paraît-il, être monté sur un bon cheval pour le rattraper.

Il faut prendre tout de même ses précautions quand on le chasse, car il a la vie dure et même atteint au cœur par une balle, peut encore couvrir beaucoup de terrain avant de tomber. N'ouvrez donc pas le feu à trop courte distance si vous en rencontrez un (à moins que vous n'y soyez forcés) et dans ce cas, visez sa tête et tirez juste et faites très attention en suivant un animal blessé.

J'ai parlé plus haut du seul grizzly que j'ai eu l'occasion de voir et sa manière de déguerpir comme un vulgaire lapin ne correspondait pas à son nom latin d'*horribilis*.

Les Indiens en ont un saint respect, sentiment héréditaire provenant sans doute de l'époque où leurs ancêtres devaient se mesurer avec lui munis seulement de leurs arcs et flèches. Jimmy qui était avec mon fils Raymond lorsqu'il a tué son gros grizzly est prudemment resté en arrière après lui avoir donné ses instructions; chose du reste assez compréhensible puisqu'il n'était pas armé lui-même. L'ours fut abattu à une distance d'environ 80 mètres dans un terrain vallonné, couvert

de quelques arbres. Manqué d'abord, il a fait quelques pas en avant, puis s'est dressé sur ses membres postérieurs et a été mortellement atteint par une balle dans la poitrine. Roulé sur le sol, il s'est relevé pour aller s'affaïsser plus loin. Ne sachant pas s'il était bien mort, les deux chasseurs s'approchèrent, avec précaution, et à 15 mètres environ l'Indien lança encore quelques morceaux de bois sec sur le plantigrade pour s'en assurer.

La vue de l'ours est mauvaise, mais son odorat surtout et son ouïe sont bien développés.

Il est curieux de voir les traces qu'il laisse en cherchant sa nourriture. Ici de grosses pierres sont retournées ou de vieux troncs d'arbres pourris entr'ouverts, là le terrain moussu est profondément fouillé par ses puissantes griffes afin de découvrir insectes ou petits mammifères tels que marmottes et souris. Il affectionne les fruits menus de la forêt, mais s'attaque aussi, quoique rarement, dans certaines régions au bétail: sa tête est alors mise à prix et des battues organisées. Il ne pourchasse l'élan et le caribou que par une neige épaisse, occasion qui ne se rencontre pas souvent, puisqu'en hiver, il dort pendant plusieurs mois au fond de sa caverne; par contre, il prendra possession des carcasses qu'il trouvera et, doué d'une force extraordinaire, les transportera souvent à quelque distance dans un endroit favorable pour les enfouir dans le sol et les recouvrir de branchages. Il ne touche pas à la chair humaine et l'on a trouvé des corps intacts dans des territoires infestés par lui. Un prospecteur et son âne,

à ce que j'ai lu, furent tués par la chute d'un arbre, le grizzly dévora le cadavre de l'animal sans toucher à celui de l'homme.

Quand on veut être sûr de tuer l'ours, car il n'existe nulle part en grand nombre, il faut le chercher le long des rivières au moment où les saumons, dont il est très friand, remontent en rangs serrés le courant pour la ponte de leurs œufs. On peut en faire de vraies hécatombes, et nous avons appris qu'un chasseur, que je préfère ne pas qualifier, en avait tué seize en 1927 ! Un fait pareil est déplorable, et comme pour les autres espèces de gibier, il ne devrait pas être autorisé avec un permis d'abattre plus de 4 ours par saison.

Aux Etats-Unis, le grizzly a disparu entièrement de Californie et il serait bien regrettable de ne plus le rencontrer ailleurs. En général l'ours n'est pas féroce. Les récits qu'on trouve dans de nombreux romans d'aventure, histoires de Peaux-Rouges et autres, sont inventés, de toutes pièces par leurs auteurs et ne reposent pas sur des faits réels.

Un naturaliste comme Enos A. MILLS (*The Grizzly*, 1919) écrit : « Pendant ces 30 dernières années, j'ai eu de nombreuses rencontres avec le grizzly dans différentes régions. J'ai campé seul et sans armes. J'ai suivi le grizzly à la piste sans fusil. J'ai été souvent surpassé en finesse par lui, mais il ne m'a jamais attaqué. Je ne l'ai pas trouvé féroce et je le considère à bien des égards comme le plus remarquable animal du continent nord-américain ».

Un autre auteur, William H. WRIGHT (*The Grizzly bear*. 1910.) mentionne que « le grizzly n'est pas la brute féroce et contre nature qu'il à la réputation d'être. Au contraire, je l'ai toujours trouvé sur ses gardes, prêt à se défilier si possible et très ingénieux dans ses ruses. Certes, dans certains cas, s'il le juge nécessaire, il passera à l'attaque et aucun animal relativement à sa taille n'est aussi redoutable que lui. Une femelle avec des oursons est toujours dangereuse à rencontrer. »

Il semblerait donc que l'ours en captivité, habitué au public et nourri de friandises est plus dangereux que celui qui vit en liberté, témoin entre autres l'accident de ce cycliste projeté naguère dans la fosse aux ours de Berne et les graves blessures faites à deux reprises à travers un grillage par un grizzly captif à San Francisco. Dans les Parcs nationaux des Etats-Unis et particulièrement dans le Parc du Yellowstone, les touristes peuvent examiner à loisir et photographier sans danger les ours qui sortent le soir des bois et qui se rassemblent surtout aux endroits où sont déversés journallement les restes de table et de cuisine des hôtelleries. Ils ont été les premiers des gros animaux à ne plus se méfier de l'homme.

Dans la Vallée de Yosémite, en Californie, un ours noir est connu pour arrêter parfois les automobiles; il se place au milieu de la route et n'est satisfait que si on lui lance quelques friandises.

CHAPITRE XX.

LE LOUP.

Je n'ai, à mon grand regret, pas eu l'occasion de voir ni d'entendre un seul loup pendant notre voyage. Mes fils ont été plus heureux que moi sous ce rapport. Le guide de Louis en a manqué un qui s'enfuyait dans une clairière. C'était un loup blanc, commun dans les régions arctiques, mais très rare dans cette partie du Yukon.

Antoine a eu l'occasion d'observer, avec ses jumelles, à très grande distance, une troupe de cinq loups qui pourchassaient un caribou, et Raymond, le plus fortuné de tous, a tué un loup noir. Comme je l'ai déjà mentionné, ils eurent la chance, son guide et lui, de découvrir plusieurs loups qui reposaient sur un banc de sable. Pendant l'approche, un louveteau plus rapproché et dont ils ignoraient la présence parce que caché dans des buissons, les éventa et donna l'alarme à ses compagnons. Une première balle dispersa la bande. Une partie disparut vite derrière un mouvement de terrain, deux s'enfuirent à droite, deux autres, l'un fauve l'autre noir, à gauche en obliquant du côté de mon fils qui parvint à rouler le second.

Ce ne fut pas facile d'amener les chevaux reniflant de peur et malgré un bandeau sur les yeux, de ligoter la victime sur le moins craintif des deux

Quand tout fut terminé, c'était étrange, paraît-il d'entendre les hurlements plaintifs des carnassiers dispersés sur le plateau.

Leur nombre devait être assez restreint dans cette contrée et comme le loup est un animal sédentaire tant qu'il trouve à satisfaire sa faim, j'ai l'idée, malgré les traces assez fréquentes que m'ont fait voir nos guides, que c'est la même troupe, qui a été aperçue à différentes reprises, impression toute personnelle cependant et qui ne correspond pas avec le dire des gens du pays.

Le loup est un grand destructeur de gros gibier dans les pays inhabités et aux Etats-Unis où il existe encore, fait de grands ravages parmi le bétail. Intelligent et très méfiant, il sait éviter les pièges et grâce à sa fécondité n'est pas près de disparaître, à ce que j'ai lu, malgré la chasse qu'on lui fait.

Le coyote (*canis latrans*) appelé aussi le loup de prairie, n'existait pas autrefois dans cette région. D'après E. Jacquot, c'est en suivant à distance les caravanes de mineurs pour se repaître des restes de nourriture abandonnés dans les camps, qu'il s'y est introduit. Il a l'apparence d'un petit loup mais ne vit pas en troupe et c'est rare d'en voir plus d'un à la fois. Sa nourriture consiste surtout en petits mammifères, mais il poursuivra aussi à l'occasion du gros gibier. Comme dans tout l'Ouest du continent nord américain,



Antoine et son guide derrière l'élan



Camp près du GENERC



Chèvre des Montagnes Rocheuses



Autour du feu de bivouac avec Louis Jacquot

il est redouté des fermiers pour des dégats qu'il cause au petit bétail et à la volaille, et on s'efforce de le détruire par tous les moyens.

Je ne ferai que mentionner encore la wolvérine dont nous avons vu fréquemment la trace, mais qu'on a rarement l'occasion de voir de jour; c'est un petit animal brun, bas sur jambes, plus grand et plus long qu'un blaireau et qui est très redouté des trappeurs dont elle suit la piste pour s'emparer, la nuit, des animaux pris aux pièges, et finalement le « Lynx » entrevu une fois, dans la forêt, par un de mes fils.



CHAPITRE XXI.

LA VIE AU CAMP.

Pour leurs expéditions de chasse, les frères Jacquot ont, pour camper, plusieurs emplacements fixes qu'ils retrouvent de temps à autre. Il y a généralement une hutte, bâtie en troncs d'arbres, parfois haut perchée, sur pilotis (à un mètre cinquante du sol) et dans laquelle ils peuvent laisser des provisions. Quinze jours avant notre arrivée, un homme et quelques chevaux porteurs avaient été déposer un chargement de boîtes de conserve au camp du Donjek. Sans cette mesure, c'était trois chevaux de bât de plus qu'il fallait à notre caravane.

Outre la hutte, il y a un parc à chevaux (corral) et des perches pour les tentes. Pour avoir du bois à brûler, on enlève l'écorce sur la périphérie des troncs de quelques sapins, à cinquante centimètres du sol, et la plante, ainsi écorchée, sera sèche l'année suivante.

Il nous est arrivé plus d'une fois d'établir le camp dans un endroit vierge, clairière ou lisière de forêt, et c'était merveille de voir nos gens à l'œuvre. Une fois les chevaux dépaquetés, deux hommes munis de hache avaient vite fait d'enlever les branches des arbres qui serviraient de point d'appui aux tentes: plusieurs

perches étant nécessaires pour les soutenir, il fallait abattre quelques jeunes sapins et les ébrancher, et confectionner les piquets pour ficher dans le sol. Les tentes pouvaient alors être dressées.

Pour soutenir le petit fourneau, il fallait tailler quatre pieux de un mètre de long, et un bon nombre encore d'autres piquets pour établir une petite table rustique où poser les plus gros ustensiles de la cuisine.

La cheminée du potager est composée de trois bouts de tuyaux qui, pour le transport, s'emboîtent les uns dans les autres: une plaque d'amiante avec un trou pour la cheminée est cousue sur la tente pour isoler la toile.

Comme meubles transportables, nous avions deux tables et quatre chaises pliantes. Nos hommes mangeaient le soir, à côté de nous, assis par terre ou sur des caisses.

Nous n'oublierons pas de sitôt les savoureux repas confectionnés par Gène, qui faisait son pain tous les deux ou trois jours, et quel pain ! Un des meilleurs que j'aie jamais mangé. Qu'Eugène Jacquot ait fait, comme jeune homme, en Alsace, un apprentissage de boulanger-pâtissier, n'explique qu'en partie le « prodige » de pouvoir cuire du pain si bon dans un fourneau long de 71, large de 56 et haut de 32 centimètres. Et la pâte feuilletée ? Il a bien fallu que Gène s'exécute, car mes fils avaient lu dans un « magazine » l'hiver dernier, une réclame des frères Jacquot, disant entre autres: « They even serve French pastry on the trail » (Ils servent même de la

pâte feuilletée au camp.) Un beau jour donc, figurèrent au menu, des bouchées à la reine comme entrée, et une tarte aux myrtilles pour dessert, sans parler, le lendemain de tartelettes à la confiture, mets distingués qui auraient été appréciés à la table de n'importe quel restaurant européen de première classe.

Chaque matin, à l'orée de la tente, une voix se faisait entendre: « mok a muk », interpellation indienne qu'on peut traduire par « le repas est servi ». C'était le moment de sortir des sacs de couchage pour aller déjeuner. Ce premier repas consistait presque toujours en *hot cakes* (sortes de crêpes), avec sirop d'érable, un mets bien américain et dont on ne se lasse pas. (Nos hommes mangeaient en plus de la viande.)

C'était sain aussi d'avoir à discrétion du beurre, et de la crème en boîtes, vraiment excellente, et sans arrière-goût de conserve. La viande était presque toujours bonne. Chose curieuse, que ce soit du mouflon, de l'élan ou du caribou, on n'aurait pas cru manger de la venaison.¹ Le filet d'élan ressemble à celui du bœuf, mais la chair la plus délicate est bien celle du mouflon.

Une bonne table est une chose importante pour supporter les fatigues d'une pareille expédition, surtout pour ceux qui n'ont pas un estomac d'autruche !

On trouve de l'eau potable partout: toutefois il nous est arrivé, une fois, au bord de certain torrent

¹ C'est vrai que dans un camp, il n'est pas possible de faire une marinade et il faut se passer des rôtis savoureux et de haut goût qu'on pourrait confectionner chez soi.

à eau trouble, de creuser au bord du lit, un trou pour filtrer l'eau.

Des bougies, ajustées sur le fond de boîtes de conserve vides en guise de chandelier, nous éclairaient la nuit. Il en a bien fallu quelques paquets pour éclairer, après le repas du soir et quand la table était libre, les jeux de carte de quelques enrégés. Les allumettes de Jacquot étaient employées en guise de jetons. Autres temps, autres mœurs ! Jusqu'à ce voyage, nos veillées de chasse nous trouvaient assis autour d'un feu de bivouac, pipe ou cigarette à la bouche et tout oreille aux histoires souvent fort intéressantes de tel ou tel guide. Il est vrai que cette fois-ci la physionomie de ces Indiens jouant au poker était un vrai poème.

Les provisions de même espèce étaient réparties pour le transport sur plusieurs chevaux de manière à n'avoir pas « tous ses œufs dans le même panier. » Voici quelques chiffres pour les principales : 300 livres de farine, 300 livres de sucre, 70 livres de sel, 15 livres de café, 7 livres de thé, 75 livres de pommes de terre, 10 livres de fruits desséchés, 2 caisses de beurre en boîtes et 2 caisses et demi de lait, plus une grande diversité de légumes en boîtes, de fromage, chocolat, macaroni, riz, etc.

Peu d'animaux sont nuisibles au camp quand quelque'un reste à proximité, pour le garder. Jamais nous n'avons remarqué de traces de rôdeurs près des tentes.

De jour, il n'y a guère que le geai d'Alaska, commun partout et d'une audace inouïe, qui entrera jusque

dans la tente de la cuisine, si elle est ouverte, pour venir dévaliser ce qui est à sa portée. Nos hommes ne l'appelaient jamais que par son surnom de « voleur de camp », et plusieurs d'entre eux, grâce à notre carabine flobert, ont été victimes de leur témérité.

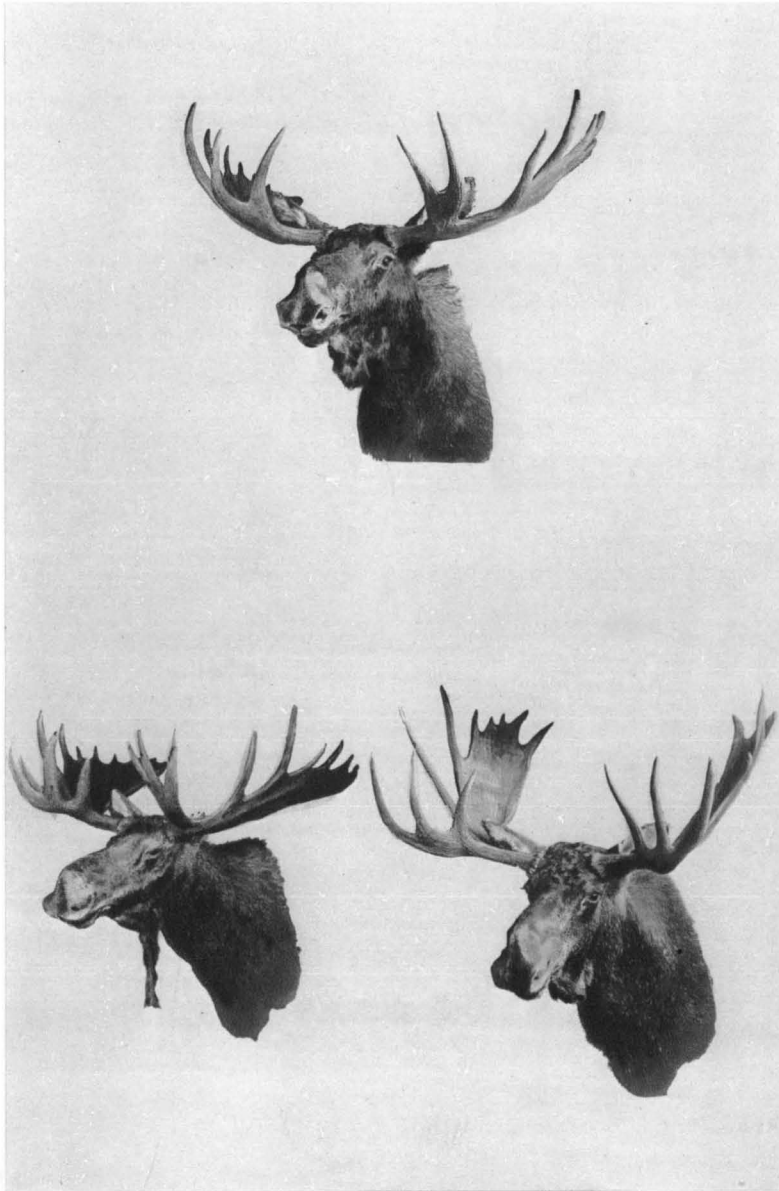
A certains endroits, quelques mulots étaient aussi d'une certaine indiscretion. Pas d'insectes, tels que fourmis ou araignées, pas de lézards, de serpents ou de grenouilles.

Des moustiques et de petites mouches noires qui sont, paraît-il, une vraie calamité en juin et juillet, ne nous ont guère incommodés que la première semaine de notre voyage.

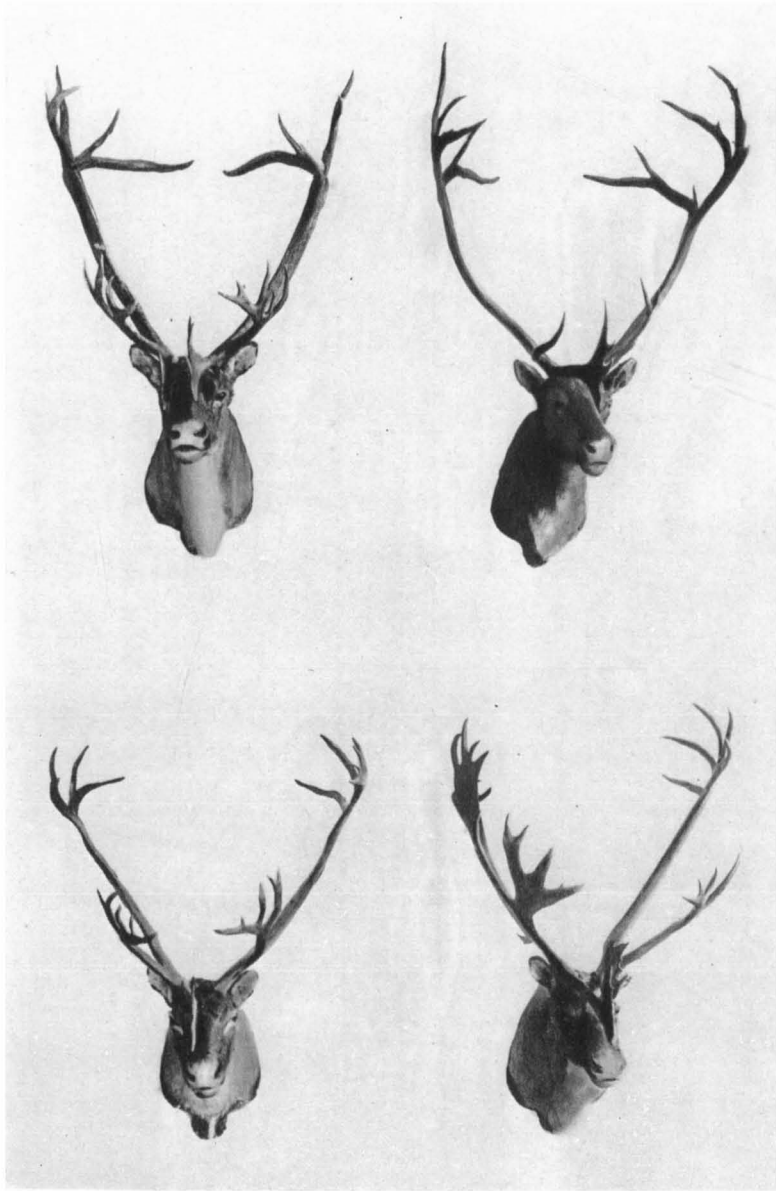
La nuit venue, nous entendions parfois le cri du hibou, et de jour, ici et là, celui de la pie et du corbeau, mais pas de chants de passereaux.

Beaucoup d'aigles planent sur les montagnes et on en voit aussi le long des rivières, et il existe aussi quelques rares oiseaux de proie comme l'épervier.





ELAN — *ALCES AMERICANUS*



CARIBOU GÉANT — *RANGIFER OSBORNI*

CHAPITRE XXII.

GÉNÉRALITÉS.

La chasse au gros gibier offre beaucoup d'attrait, mais trop de beaux animaux sont victimes du tir trop rapide, et du manque de calme et d'habileté de plus d'un Nemrod.

Dans un pays giboyeux, on ne devrait pas tirer à tout propos même en face d'un beau sujet. Il est presque impardonnable de blesser un quadrupède et de le perdre, quand on connaît d'une part, la trajectoire très rasante et l'accuracité merveilleuse des meilleures carabines modernes et de leur munition, et d'autre part, sa capacité de tireur à la cible.

D'après mes expériences personnelles, un chasseur pourra toujours choisir une position avec arme à l'appui, ce qui facilitera singulièrement son tir.

Chez un gros mammifère, les parties vitales sont relativement restreintes. Sans parler de la tête qu'on tâchera d'éviter surtout chez les cervidés, si l'on tient à conserver un trophée en bonne condition, il y a le cou et la région du cœur. Suivant la position de l'animal, il faudra choisir avec soin son but et ne tirer qu'à bon escient.

On s'efforcera donc de s'approcher le plus possible de son gibier, ce qui du reste, est bien la partie passionnante de ce sport, et on ne tirera à plus de 200 mètres, que s'il n'est vraiment pas possible d'agir d'une autre façon et que la bête en vaille la peine.

Réussir un très long coup de carabine est évidemment une satisfaction d'amour-propre pour un tireur, mais voir un animal s'effondrer sur le sol, à un demi-kilomètre de distance, n'offre pas grand intérêt, c'est par trop éloigné, et les risques de le blesser et de le perdre sont bien trop grands. A ce sujet, Ch. SCHELDON (*The wilderness of the Upper Yukon*, page 46) écrit: « Est-ce que l'enthousiasme d'un chasseur pour son sport favori ne serait pas considérablement amoindri s'il pouvait se rendre compte des souffrances de l'animal qu'il blesse et qui trop souvent est perdu pour lui? Fasciné par la chasse, il tue les animaux qu'il aime; attiré par leur vie sauvage et très intéressante, par leur manière d'agir, son pouls battra plus vite en leur présence, son sentiment pour la nature sera plus profond. Je n'ai jamais connu un vrai chasseur, que ce soit un pionnier rude ou un homme cultivé qui n'a pas un vif intérêt pour les animaux sauvages, qui ne les étudie ou ne les protège pas et ne s'efforce pas non plus d'alléger leurs souffrances. Et pourtant, phénomène paradoxal, ce même chasseur continue à chasser et à tuer !

La passion de la chasse chez l'Indien est une affaire d'instinct implanté par des siècles de luttes pour l'existence. Encore aujourd'hui, dans bien des endroits, il

faut qu'il chasse pour vivre. Cet héritage est en partie échu à l'homme blanc civilisé, seulement sa conception s'est élargie, il a appris à aimer et à contempler la nature. »

(Traduction libre.)

Une expédition lointaine offre un bien grand charme quand on s'attend à voir une faune étrange dans un pays inhabité. Chaque recoin du paysage présente un aspect mystérieux. Vous êtes constamment en éveil pour découvrir un signe de vie partout où vous conduisent vos pas, et votre curiosité est avivée par des empreintes sur le sol. Ici, vous croyez apercevoir un élan dans un vallon; vous prenez vos jumelles et ce ne sera qu'un amas de troncs d'arbres renversés aux formes bizarres; là, ces points blancs que vous prenez pour des mouflons sur la montagne, ne seront que quelques rocs crayeux isolés dans la verdure.

C'est aussi bien l'état d'âme du naturaliste anxieux de se rendre compte d'un animal, dans son milieu, et de pouvoir observer sa manière d'agir, que celui du chasseur désirant ajouter une pièce de plus à sa collection.

Quelle agréable sensation aussi de pouvoir partir chaque matin en se disant qu'on est sûr d'être seul dans le coin de pays qu'on désire explorer et qu'aucun confrère malencontreux, ne risque, en vous précédant, de gâter votre journée!

Délicieuse impression de solitude dans une nature où n'apparaît pas la trace de l'homme et qui se présente

à vous telle qu'elle était déjà il y a des centaines d'années. Vous savez que les arbres qui gisent sur le sol sont tombés d'une manière naturelle, qu'ils aient atteint la limite de leur croissance ou subi la furie de l'ouragan.

La prise de photographies du gros gibier est passionnante aussi et la chasse, avec le kodak, a de nombreux adeptes. Malheureusement, en quelques semaines, il n'est pas possible de tout faire, et si jamais les mêmes espèces d'animaux se retrouvaient sur ma route, ma carabine céderait la préséance à mon appareil de photographie.

Et que dire aussi des paysages grandioses de cette partie du Yukon. Leurs lignes sont plus calmes que celles des Alpes en Suisse, les vallées plus étendues. On est souvent surpris du temps qu'il faut pour atteindre telle montagne qui n'a pas l'air d'être éloignée.

De grands mouvements de terrain vous feront passer peu à peu aux altitudes élevées et les pics ne découpent pas en angles sévères leurs cimes neigeuses. Je n'ai aperçu nulle part de sentinelle qui rappelle le Cervin.

A la naissance des vallées principales existe une mer de glace terminée par une moraine, puis vient le large lit d'alluvions des rivières, parfois recouvert d'eau à la fonte des neiges, mais qui, plus tard, se divise en nombreux bras aux cours changeants et impétueux et qui souvent s'attaquent aux berges. A certains endroits, ce phénomène de désagrégation paraît être continu. En remontant le Genere, les éboulements succédaient aux éboulements avec un bruit sourd. Des groupes de sapins étaient en suspens à quinze mètres du torrent.

Ce travail de titan s'accomplira toujours, car il n'est pas probable que jamais l'homme mette un frein à ces éléments naturels.

Grâce aux mesures de conservation que prend le gouvernement, il n'est pas possible que le gibier diminue. Le vieux coiffeur de White Horse m'a même assuré qu'il avait augmenté depuis vingt ans et doit avoir raison parce que :

- 1^o Les mineurs et prospecteurs sont bien moins nombreux qu'autrefois; il y a 25 ans, on faisait des hécatombes, de caribous surtout, pour approvisionner les villes.
- 2^o La race indienne a une tendance à diminuer, sinon à s'éteindre; plusieurs jeunes gens, grâce à l'éducation, prennent goût au travail et se rapprochent des endroits civilisés où ils n'ont plus l'occasion de chasser.

D'aucuns prétendent aussi que la facilité qu'ont les Indiens de se procurer des conserves de viande et du porc fumé a été une sauvegarde pour le gros gibier.

- 3^o A moins que l'aviation devienne un moyen de circulation sûr et bon marché, beaucoup de chasseurs ne peuvent et ne pourront pas trouver le temps et l'argent nécessaires à une expédition cynégétique dans ces parages.
-

CHAPITRE XXIII.

ARMES A FEU, MUNITIONS ET DIVERS.

Nos armes à feu consistaient pour trois d'entre nous en carabines Remington express 30, et un de mes fils avait un Winchester 54. Le magasin de chacune de ces armes à feu contient 5 cartouches, dont le calibre est le même que celui du fusil militaire actuel de l'armée E.U.A., mais avec charges et balles différentes.

Avant de partir, il est nécessaire de bien s'exercer au tir à la cible chez soi, pour connaître son arme, si elle est neuve, et surtout sa munition, car il existe sur le marché des cartouches avec balles plus ou moins lourdes et naturellement, suivant le cas, une trajectoire plus ou moins rasante. Nous n'avions pas étudié suffisamment cette question de munitions et avons eu le tort de prendre deux sortes de cartouches au lieu d'une.

Pour le cas où une de nos carabines ne fonctionnerait pas, nous avons comme arme de rechange un Winchester de calibre plus petit, employé pour la chasse au cerf en Californie, « black tailed deer » (*odocoileus columbianus*), mais qu'on nous avait dit n'être pas assez effectif pour l'élan et l'ours, puis une carabine flobert à répétition, et enfin mon fusil Krupp (Bockbuckflinte)

dont un canon tire une cartouche à balle et l'autre, une cartouche à grenaille. Je ne l'ai du reste guère employé que pour la plume, donc assez rarement, car nous n'avons pas eu le temps de beaucoup nous occuper du petit gibier.

En chasse, j'avais toujours avec moi, sur mon cheval, ma carabine Remington dans son mousqueton, des jumelles et ma lunette de visée en bandouillère, un kodak et un manteau imperméable léger dans les sacs de ma selle.

Comme je l'ai mentionné, mon fils avait un ciné-kodak et a pu faire plusieurs films intéressants tels que passage de rivière par la caravane, mouflon tué roulant dans un couloir sur des éboulis de pierres.

Quand on s'en va loin de la civilisation, il est nécessaire d'avoir une pharmacie de poche assez complète, avec bandages et ouate antiseptiques, etc...

En général, le chef d'expédition a aussi ce qui est nécessaire en cas d'accident ou d'indisposition, mais il ne faut pas trop compter sur son aide. Il m'est arrivé, une fois (1928) de devoir panser un guide qui s'était fait, en coupant du bois, une profonde coupure au pouce du pied droit, ce qui l'a immobilisé pour quelques jours. Chose étrange, cet homme était moins affecté par sa douleur que par le fait d'avoir endommagé sa chaussure. La botte typique de « cow-boy » faite avec un cuir de choix, ornée sur les montants de motifs décoratifs poinçonnés, revient à une vingtaine de dollars.



MOUFLON — *OVIS DALLI*



CHÈVRE DES MONTAGNES ROCHEUSES
Oreamnos americanus

L'air est si pur, au Yukon, que malgré de très grands changements de température, nous n'avons pas souffert de refroidissements. Une seule fois cependant, à notre retour en bateau sur le lac Kluane, j'ai pris un rhume de cerveau, mais qui n'a duré qu'un jour.

Ne pas oublier enfin, outre ses objets de toilette, un nécessaire à coudre.

CHAPITRE XXIV.

NOTRE TABLEAU DE CHASSE.

Gros gibier.

Elans.	3	Caribous	5	Mouflons.	10
Chèvres.	4	Chevreaux	2		
Ours noir	1	Ours grizzly	3	Ourson	1
		Loup noir	1		

Petit gibier.

Perdrix blanches	23	Canards sauvages	10
Grouse	1	Lapins blancs	2

Têtes des animaux rapportées pour être naturalisées:
Elans, 3; Caribous, 5; Mouflons, 8; Chèvres, 4; Peaux
de caribou, 4; Peaux de chèvres, 2.

Toutes les peaux d'ours et celle du loup.

Dimensions des trophées.

Tout sportsman s'efforce de rapporter des trophées de valeur et il existe à Londres, spécialement, un livre, (*Rowland Ward's records of big game*, 167 Picadilly, W. London) où l'on trouve les plus grands exemplaires des animaux abattus dans n'importe quelle partie du globe.

Tous ceux qui s'occupent de chasse connaissent les records des plus grandes têtes des espèces de leur pays. La faculté qu'a un bon guide d'estimer à distance avec des jumelles les dimensions des cornes de tel animal est remarquable.

D'aucuns s'efforcent de battre ces records et E. Jacquot nous disait qu'il y a quelques années, un sportsman des Etats-Unis avait passé plus de six semaines à la recherche d'un grand mouflon, sans s'occuper des autres espèces de gibier.

Nous n'avons battu aucun record, cela va sans dire, mais les dimensions des bois de quelques-uns de nos trophées sont assez honorables et je vais indiquer quelques chiffres :

Elan :

Envergure des bois: 54 pouces $\frac{1}{2}$ (1 m. 38 $\frac{1}{2}$).

Andouillers (« Points » en anglais): 21.

Caribou :

Envergure des bois: 35 pouces (0 m. 89).

Longueur: 46 pouces (1 m. 16 $\frac{3}{4}$). Andouillers : 49.

Autre caribou :

Envergure des bois: 38 pouces $\frac{3}{4}$.

Longueur: 50 pouces. Andouillers: 27.

Mouflon :

Distance entre les bouts des cornes: 25 pouces (0 m. 63).

Circonférence à la base: 13 pouces $\frac{1}{2}$ (0 m. 34 $\frac{1}{2}$).

Longueur: 40 pouces (1 m. 02).

Autre mouflon :

Distance entre les bouts des cornes: 31 pouces.

Circonférence à la base: 13 pouces.

Longueur: 34 pouces.

Chèvre :

Longueur des cornes: 8 pouces $\frac{1}{2}$ (0 m. 21 $\frac{1}{2}$).

Ours grizzly :

Longueur de la peau du bout du nez à l'extrémité
de la queue: 96 pouces (2 m. 44).



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE I. Notre Voyage jusqu'au lac Kluane . . .	7
» II. Un hameau rustique et ses habitants . . .	15
» III. Etapes de la caravane jusqu'aux territoires de chasse	19
» IV. Premier jour de chasse au mouflon	25
» V. Vie au camp et randonnées de chasse. . . .	29
» VI. Digression sur les Indiens « Stick »	37
» VII. Elans et caribous	41
» VIII. Ma dernière chasse au mouflon	53
» IX. Nuit très froide au camp. Un loup noir . . .	59
» X. De retour au hameau des Jacquot	63
» XI. Dernière semaine de chasse	65
» XII. Un animal bizarre.	69
» XIII. Voyage de retour	75
» XIV. Considérations sur la chasse au Yukon . . .	79
» XV. Le mouflon (mouton sauvage)	83
» XVI. Le caribou	85
» XVII. L'élan	89
» XVIII. La chèvre des Montagnes Rocheuses . . .	95
» XIX. L'ours grizzly	97
» XX. Le loup	103
» XXI. La vie au camp	107
» XXII. Généralités	113
» XXIII. Armes à feu. Munitions et divers	119
» XXIV. Notre tableau de chasse	123

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages
Partie sud-ouest du Territoire du Yukon	<i>Frontispice</i>
Au hameau du Landing avant le départ	8
La caravane en marche	16
Un des nombreux passages à gué d'un bras de rivière	24
Camp de Wade Creek	32
L'auteur et son élan	40
Le premier caribou abattu	48
Retour au camp. — Derrière le groupe, une dune de sable d'origine volcanique	56
Peaux d'ours grizzly	64
Le 31 août près de la frontière de l'Alaska	64
Retour de la caravane	72
Vue générale du hameau du Landing	72
Dans une clairière	72
Nos trois tentes près d'Harris Creek	80
Raymond et son premier mouflon	80
Eugène Jacquot cuisine	80
Le glacier du Generc	80
Un ours grizzly à l'endroit où il est tombé	88
Bel exemplaire d'Ovis Dalli	88
La manière d'étendre une peau d'ours pour la faire sécher	88
En observation sur les hauts plateaux	88
Louis vient voir l'effet de son coup de carabine	96
L'indien Jimmy va dépecer un caribou	96
Notre camp avec la neige	96
Bobby Kane surveille un porc-épic	96
Antoine et son guide derrière l'élan	104
Camp près du Generc	104
Chèvre des Montagnes Rocheuses	104
Autour du feu de bivouac avec Louis Jacquot	104
Elan	112
Caribou géant	112
Mouflon	120
Chèvre des Montagnes Rocheuses	120

*ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
HÉLIOGRAVURE ET TYPOGRAPHIQUE
DE SADAG S. A., GENÈVE
Novembre 1929*

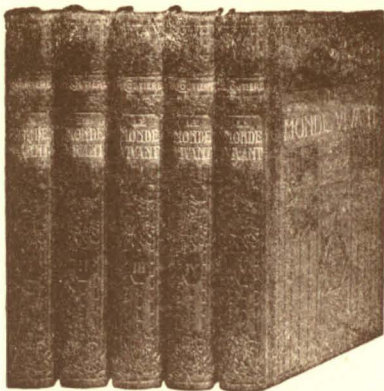
H. COUTIÈRE

Professeur à la Faculté de Pharmacie de l'Université de Paris
Membre de l'Académie de médecine

LE MONDE VIVANT

Nouvelle publication complète en cinq grands volumes illustrés de plus de
deux cent cinquante planches hors texte

imprimées en couleurs et d'un très grand nombre de gravures en noir.
L'ensemble constitue une *Collection absolument unique* en son genre.



Cette encyclopédie paraît combler une lacune existant dans les ouvrages d'histoire naturelle. Aucun de ceux-ci en effet n'a été consacré à l'étude du **Monde vivant** avec le développement considérable de texte et d'illustrations que réclame la publication d'une pareille encyclopédie. Il existe quantité de traités spéciaux et d'une science inaccessible aux profanes, des manuels forcément sommaires. Mais il faut convenir que l'ouvrage du professeur Coutière est unique en son genre dans le domaine de la librairie française.

L'auteur, dans un style simple et clair, domine avec aisance son immense sujet. Ainsi que M. M.-L. Guignard membre de l'Institut, le remarque dans sa préface, M. Coutière, sur un sujet où l'on a tant accumulé, a réussi à ne pas écrire comme tout le monde. Avoir sous la main l'essentiel de ce qu'un homme honnête peut désirer savoir des choses de la nature dans l'état le plus actuel de la science sous un volume maniable, est un désir bien souvent formulé. Mais que l'œuvre réponde exactement à ce but, ni trop ni trop peu, mais qu'elle soit écrite par un seul, avec une maîtrise et une bonne grâce qu'un tel labeur n'épuise jamais, ce sont là des conditions rares, qui font du **Monde vivant** un guide non seulement usuel et précieux, mais de la forme la plus claire et la plus plaisante.

Par les dons de vulgarisation de son auteur, par son utilité, par sa science, par sa magnifique présentation (mentionnons spécialement de nombreuses et superbes planches en couleurs). le **Monde vivant** est un véritable museum, appelé à rendre de grands services.

La Presse.

PRIX ET CONDITIONS DE PAIEMENT

pour la souscription à l'ouvrage complet :

1. En cinq volumes brochés : format 28×20 cm. . . . Fr. 145.—
2. En cinq volumes reliés :

Avec reliure demi-chagrin, plats toile, titre or et ornements spécialement dessinés pour cet ouvrage : prix de la reliure de chaque volume

Fr. 172.—

Avec reliure de luxe, genre amateur, dos orné, grands coins, tête dorée : prix de la reliure de chaque volume

Fr. 207.—

Escompte au comptant. — Facilités de paiement.



